PQ
2338
R429R5

ÉDOUARD ROMBERG

Rideau à huit heures

PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
E. FLAMMARION SUCCESSEUR
Rue Racine, 26, près de l'Odéon

M DCCC XCIII

LIBRARY
AUG 6 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
2388
R429R5

Dehors souffle la bise, — au logis brille l'âtre.
Il faudrait s'habiller pour aller au théâtre,
Et, toujours renseigné, mon journal ce matin
Disait qu'il ne restait pas un seul strapontin.
Sans sortir je vous offre un spectacle commode,
Formé d'ingrédients selon l'ancienne mode:
Un lever de rideau que vous pouvez brûler;
— Au théâtre on vient tard pour ne pas y bâiller. —
Un drame, qu'en dirai-je? Assez lugubre histoire,
Que mieux aurait valu laisser dans l'écritoire;
Et, pour sécher des pleurs que nul ne répandit,
Un vaudeville où seul l'auteur se divertit.

Son excuse c'est qu'il n'est pas de la carrière.

Mes ours *ont librement grandi dans leur tanière;*
Jamais, d'une faveur bleue ou rose entourés,
On ne les vit entrer au théâtre, effarés,

Devant un directeur courber leur omoplate —
Non sans avoir serré du concierge la patte.

Le spectacle est très court au moins, s'il n'est pas bon.
Nul besoin, s'il déplaît, de demander pardon
Aux voisins qu'on dérange en sortant de sa stalle,
Ni de héler un cab, *à vos cris qui détale.*

L'auteur est rassuré du côté des sifflets
S'il perd quelques bravos incertains et discrets.

ORDRE DU SPECTACLE

APPARTEMENT A LOUER, comédie 7
ARSÈNE RÉAUX, drame 33
LE GRIFFON, comédie 97

APPARTEMENT A LOUER

COMÉDIE EN UN ACTE

PERSONNAGES

THÉMINES.

MADAME PAGE.

UN CONCIERGE.

APPARTEMENT A LOUER

Un salon démeublé.

SCÈNE PREMIÈRE

THÉMINES, LE CONCIERGE.

(*Le Concierge introduit Thémines*).

LE CONCIERGE.

Voici le salon.

THÉMINES.

Pas mal. Un peu bas. Voyons les dimensions...

LE CONCIERGE.

Sept mètres sur six.

THÉMINES, *marquant la place.*

Ici mon piano.

LE CONCIERGE, *à part.*

Encore un piano. Nous en avons déjà trois dans la maison, sans compter celui de ma fille.

THÉMINES, *continuant à désigner les places.*

Les deux tables de whist.

LE CONCIERGE.

Monsieur joue au whist? Un joli jeu. J'y suis d'une certaine force.

THÉMINES, *à part.*

Il est magnifique. (*Haut.*) Je vous inviterai quelquefois. Le papier n'est pas très frais.

LE CONCIERGE.

Il a été posé au printemps, mais nous avons eu des Américains.

THÉMINES.

L'appartement se loue?

LE CONCIERGE.

Cinq mille francs, plus les contributions. C'était six mille avant la guerre. Les Prussiens nous ont fait tort de mille francs. Monsieur a été aux remparts pendant le siège?

THÉMINES.

Il y a un autre appartement au même étage?

LE CONCIERGE.

Oui, monsieur, avec une disposition tout à fait semblable et un nombre égal de pièces; l'autre appartement communique avec celui-ci par une porte qui est condamnée. Il n'est pas loué non plus, mais la propriétaire a l'intention de venir l'occuper.

THÉMINES.

Vous avez au premier ?

LE CONCIERGE.

Un notaire, Me Truchet, et monsieur n'en sera pas fâché, car voici mon cinquième hôtel et mon cinquième notaire, et j'ai toujours remarqué que les notaires portaient bonheur. Nous avons au troisième des Brésiliens, des gens très comme il faut; ils reçoivent quantité de journaux, ce qui est fort agréable. Plus haut, une demoiselle de l'Opéra, mademoiselle Moulinette. Monsieur la connaît peut-être? Je dois lui signifier congé, par ordre de la propriétaire. Mademoiselle Moulinette a ouvert un cours de danse, qui attire trop de monde, surtout des messieurs d'un certain âge.

THÉMINES.

L'appartement me plaît, et je crois que je l'arrêterai.

LE CONCIERGE.

Il faut que je fasse encore part à monsieur d'une condition. Monsieur n'a pas de jeunes enfants?

THÉMINES.

Pourquoi cette question ?

LE CONCIERGE.

C'est que la propriétaire n'en veut point dans la maison.

THÉMINES.

La singulière idée ! Je suis garçon ; par conséquent...

LE CONCIERGE.

Je crois toujours bien faire en prévenant monsieur.

THÉMINES.

Parfaitement. Avant de me décider, je désire donner encore un coup d'œil à la chambre à coucher et à la bibliothèque.

(*Il entre à droite.*)

LE CONCIERGE.

J'attendrai monsieur ici.

SCÈNE II

LE CONCIERGE, *puis* MADAME PAGE.

LE CONCIERGE.

Il a l'air distingué et doit plaire aux femmes. Je me retrouve un peu dans sa tournure. (*Voyant entrer madame Page.*) Madame Page, la propriétaire.

MADAME PAGE.

Madame Colombet m'a dit que je vous trouverais ici. Je venais vous demander de donner de l'air

aux pièces de l'appartement que je compte habiter. J'y entrerai plus tôt que je ne croyais.

LE CONCIERGE.

Fort bien, madame.

MADAME PAGE.

Vous avez donné congé à cette demoiselle Moulinette?

LE CONCIERGE.

Je m'en occuperai aujourd'hui même.

MADAME PAGE.

Vous étiez avec quelqu'un?

LE CONCIERGE.

Oui, avec un monsieur qui désire louer cet appartement. Il le trouve à son goût et le visite une dernière fois. Il va rentrer.

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, THÉMINES.

THÉMINES, *sans voir madame Page.*

C'est à merveille. Vous pouvez enlever l'écriteau; j'arrête l'appartement. (*Apercevant madame Page.*) Vous, madame!...

MADAME PAGE.

Monsieur Thémines...

(*Le concierge sort.*)

THÉMINES.

Vous venez donc aussi visiter l'appartement?

MADAME PAGE, *à part.*

Quelle idée !... Laissons-lui son erreur.

THÉMINES.

Je vous préviens que je vous ai devancée. L'appartement est loué, et j'ai le plaisir de vous recevoir chez moi, ou à peu près. Veuillez excuser l'indigence de l'ameublement. Je vous offre la moitié d'un fauteuil, une épave, oubliée sans doute par les derniers locataires, des insulaires d'Amérique.

MADAME PAGE.

Grand merci, je ne suis pas fatiguée.

THÉMINES.

Comment trouvez-vous l'appartement ?

MADAME PAGE.

A quoi bon me le demander, puisque vous avez loué?

THÉMINES.

Je suis prêt à renoncer à mes droits.

MADAME PAGE.

Non... non. (*A part.*) Un si parfait locataire, j'en serais très fâchée.

THÉMINES.

L'appartement me plaît, quoique...

MADAME PAGE.

Il y a une restriction ?

THÉMINES.

Oui. La propriétaire ; car il paraît que l'immeuble appartient à une dame...

MADAME PAGE.

Vous la connaissez ?

THÉMINES.

Nullement, mais il y a des indications, ce qu'on appelle en paléontologie des lignes générales, à l'aide desquelles on reconstruit tout l'individu. Vous avez quelques débris, une dent, l'extrémité d'un tibia, et vous refaites le mammouth.

MADAME PAGE.

Voilà une aimable science appliquée aux propriétaires. Eh bien ! voyons vos lignes générales.

THÉMINES.

Pour commencer, la propriétaire donne congé à mademoiselle Moulinette, une jeune personne de l'Opéra, sous le prétexte qu'elle a une chorégraphie trop hospitalière.

MADAME PAGE.

Vous vous intéressez à mademoiselle Moulinette ?

THÉMINES.

Pas le moins du monde. J'ignore si elle est blonde, brune ou rousse, si elle a de la pointe ou du ballon, si elle est grasse ou maigre ; je croirais plutôt à de la maigreur. Mais il faut bien que ces demoiselles trouvent un abri quelque part.

MADAME PAGE.

C'est trop juste.

THÉMINES.

Secundo : la propriétaire ne veut pas de locataire ayant de jeunes enfants. Ceci est simplement féroce. C'est pousser à la dépopulation. Je me la figure, cette horrible propriétaire, sous les traits d'une vieille demoiselle, longue et sèche, ayant fait fortune dans la quincaillerie. Elle doit prendre du tabac.

MADAME PAGE, *à part.*

Il me flatte. (*Haut.*) Que vous importe la personne de la propriétaire ?

THÉMINES.

Ah ! c'est qu'elle doit venir occuper un appartement contigu au mien et qui n'en est séparé que par une porte condamnée, légèrement condamnée peut-être. C'est presque de la cohabitation.

MADAME PAGE, *à part.*

Juste ciel ! J'avais oublié cette circonstance. M. Thémines a la réputation d'un homme terriblement dangereux, et l'on sait qu'il m'a fait la cour.

THÉMINES.

Quelle agitation subite ! . . . (*La suivant avec le fauteuil.*) Madame, veuillez vous asseoir, je vous prie.

MADAME PAGE, *à part.*

Cela est impossible. (*Haut.*) Monsieur, vous m'avez offert tout à l'heure de renoncer à cet appartement et de me céder vos droits. J'accepte.

THÉMINES.

Désolé, madame. Je vous avais fait cette offre avec le secret espoir d'être refusé. Cependant j'étais lié si vous m'aviez pris au mot. Voici trois mois que je m'aveugle à lire des écriteaux, que je m'essouffle à monter des étages, et que je m'abrutis à m'entretenir avec des concierges. J'ai trouvé enfin cet appartement qui me convient tout à fait, et vous voudrez bien me permettre de le conserver.

MADAME PAGE.

Monsieur, je vous en supplie.

THÉMINES.

Ne m'en veuillez pas d'être inflexible. Dans toute autre circonstance je me croirais trop favorisé de vous être agréable.

MADAME PAGE.

Eh bien, si je vous disais que je connais cet appartement, qu'il est rempli d'inconvénients, que les cheminées fument, que l'air pénètre de tous côtés, qu'il y vient des revenants la nuit.

THÉMINES.

Des revenants... Ceci me déciderait absolument si j'éprouvais encore la moindre hésitation.

MADAME PAGE.

Pour finir, sachez que la propriétaire de l'hôtel, c'est moi.

THÉMINES.

Vous, madame !...

MADAME PAGE.

Si vous en doutez, je ferai venir le concierge pour le certifier.

THÉMINES.

Comment, madame, depuis un quart d'heure — que j'ai passé, au surplus, de la façon la plus charmante — vous me laissez patauger, excusez cette expression triviale, et vous ne dites rien...

MADAME PAGE.

J'avais d'abord trouvé plaisant, et je me le reproche, d'encourager votre méprise ; et puis, le portrait que vous avez fait de la propriétaire était piquant à ce point que je n'eusse voulu l'interrompre pour rien au monde.

THÉMINES.

Veuillez excuser, madame, ce crayon de fantaisie. L'original y donne un démenti trop éclatant pour qu'il en reste quelque chose.

MADAME PAGE.

Hum, hum... Dans tous les cas, maintenant que vous connaissez ma qualité de propriétaire, vous ne ferez pas de difficulté, je pense, d'écouter ma demande, et vous renoncerez à cet appartement.

THÉMINES.

Moins que jamais, madame. Mais je m'installerais au septième, dans une mansarde, brûlée par le soleil l'été et glacée l'hiver par la bise, pour avoir l'ineffable bonheur de posséder une propriétaire telle que vous. Et quand je puis m'établir ici, dans ce délicieux appartement, porte à porte avec vous (pensez donc à cela!), j'abandonnerais cet idéal! Jamais, au grand jamais! Je voudrais un bail à perpétuité.

MADAME PAGE.

Je suis bien bonne de vous faire toutes ces sollicitations. Vous n'avez pas d'écrit. Il n'y a point de bail.

THÉMINES.

Madame, je suis Breton et entêté comme trois douzaines de mes compatriotes. J'ai quelque teinture du droit, et je connais mon code. Titre VIII : *Du contrat de louage;* articles 1714 et 1715. « On peut louer ou par écrit, ou verbalement. Si le bail fait sans écrit n'a encore reçu aucune exécution, le serment peut être déféré à celui qui nie le bail. » C'est catégorique. Vous ne voudrez pas, madame, m'imposer la fâcheuse nécessité de vous demander le serment en justice? Il n'en est qu'un seul qu'il me serait doux d'entendre de votre bouche, et hors du prétoire.

MADAME PAGE.

Tenez, vous êtes un homme abominable. Je vous ferai regretter votre opiniâtreté. Vous n'aurez jamais eu de propriétaire plus difficile, plus exigeante, plus intraitable que moi. Ne comptez pas sur la moindre concession de ma part. Au plus léger dégât, vous aurez l'huissier à vos trousses, et si vous ne payez pas exactement votre terme, à la minute, fussiez-vous en voyage aux Grandes-Indes, ou à toute extrémité dans votre lit, je fais saisir et vendre impitoyablement vos meubles.

THÉMINES.

Allez, madame, allez... Je ne crains rien. Soyez certaine que je désarmerai vos noirs projets. Je serai un locataire modèle, et l'on me citera comme tel dans le quartier. J'aiderai votre concierge à faire vos recettes, et, s'il le faut, je tirerai le cordon pour lui, et je ferai la partie de whist dans sa loge, avec madame Colombet.

MADAME PAGE.

C'est inutile, monsieur, vous ne me changerez point.

THÉMINES.

Je n'ai plus alors qu'un parti à prendre. Je vous propose, madame, de vous acheter cet hôtel. Veuillez en fixer vous-même le prix. Je mets à mon achat une seule condition : c'est que

vous consentiez à devenir ma locataire ; vous prendrez l'appartement à côté, que vous vous étiez réservé. Je vous en demande seulement quatre mille francs ; c'est mille francs de moins que vous ne prétendiez pour celui-ci, qui lui est en tout semblable, au dire de M. Colombet. En outre, je le fais décorer à neuf. J'espère que je me montre superbe dans mes façons.

MADAME PAGE.

Vous êtes fort aimable, mais je n'entends pas me défaire de mon hôtel.

THÉMINES.

Mais, madame, cela devient inextricable. Vous ne voulez pas me louer ni que je vous loue ; vous me repoussez comme locataire et comme propriétaire. On n'a rien vu de pareil depuis la fatalité antique. Oreste trouvait au moins où reposer sa tête. — J'entrevois une dernière issue.

MADAME PAGE.

Vous avez de l'imagination.

THÉMINES.

Laissez-moi d'abord ouvrir une parenthèse, et veuillez bien, madame, m'écouter assise. C'était l'hiver dernier, à l'un de vos mercredis. Il était venu beaucoup de monde, de belles dames à la mode, des indifférents, quelques familiers, classe particulière d'oisifs qui profitent de ce qu'ils sont

importuns avec assiduité pour imposer plus facilement leurs manies et leur sans-gêne. J'étais resté après les autres visiteurs. Le flux de paroles banales que vous aviez essuyé pendant deux ou trois heures, vous avait donné le goût d'une conversation moins futile, et notre entretien prit naturellement un tour intime. Vous me parliez de vous-même, du vide que la mort d'un époux aimé avait fait dans votre cœur et dans votre existence. Vos confidences amenèrent les miennes. Je me plaignis de ma vie désœuvrée et sans but. Vous fîtes quelques railleries sur ce que vous appeliez mes bonnes fortunes. Je répondis que la renommée m'avait noirci ou flatté outre mesure, et que je donnerais volontiers tous ces succès, prétendus ou réels, pour un bonheur sérieux et définitif, dont la dispensatrice n'était pas loin. Ceci parut vous déplaire. Je le compris par un geste, fort gracieux, d'ailleurs, qui m'indiqua que mon audience était terminée. Dans votre mouvement vous fîtes tomber un petit cachet ; je le ramassai, et vous me montrâtes une devise gravée sur la pierre : *une fois et plus jamais*. J'étais arrivé le cœur un peu égratigné ; je partis avec une vraie blessure.

MADAME PAGE.

Je ne présume pas que ce récit soit la préface d'une nouvelle déclaration ; ce serait un guet-apens.

THÉMINES.

En tout cas, c'est le hasard qui l'aurait préparé. Puisque je lui dois cette rencontre inespérée et qu'il nous a mis dans ce dédale, permettez-moi de vous proposer le seul moyen d'en sortir. Madame, consentez à m'accepter pour époux. Nous pourrons habiter ensemble cet immeuble; toutes les difficultés se trouveront supprimées, et je serai le plus heureux des hommes.

MADAME PAGE.

Monsieur, de toutes vos folies celle-ci est la plus forte. Vous voyez combien il m'était impossible, avec vos sentiments, de vous agréer comme locataire.

THÉMINES.

Je parle très sérieusement, je vous jure. J'avoue que cela s'écarte un peu du formulaire classique, mais puisque le dénoûment est moral et bien trouvé...

MADAME PAGE.

Finissons, monsieur. M. Colombet doit remarquer que nous restons bien longtemps à débattre les conditions du bail de cet appartement, que je ne vous loue pas, et vous ne voudrez point me compromettre auprès de mon concierge. (*Bruit au dehors.*) Quel est ce bruit ?

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, LE CONCIERGE.

LE CONCIERGE.

Ah! madame, quel esclandre! Je me suis présenté chez mademoiselle Moulinette pour l'informer que vous lui donniez congé. Le cours de danse était en train. J'arrive au milieu d'une troupe de messieurs, dont quelques-uns chauves et décorés, et de demoiselles qui exécutaient ensemble le quadrille des *Lanciers*, avec la plus folle gaîté. On m'entraîne dans le tourbillon. Je me dégage et fais connaître ma pénible mission, avec la gravité nécessaire. Aussitôt tout le monde se tourne contre moi; l'un m'envoie une chaise dans le dos, et on me jette à la porte.

THÉMINES.

C'est une indignité. Permettez-moi, madame, d'aller faire respecter votre autorité. Il ne sera pas dit qu'on aura méconnu d'une manière aussi scandaleuse vos droits de propriétaire.

MADAME PAGE.

Mais, monsieur...

THÉMINES.

Non, madame, j'y cours.

(*Il sort, suivi du concierge.*)

SCÈNE V

MADAME PAGE, *seule.*

C'est un original, mais sa vivacité ne me déplaît point. Il a la réputation d'être loyal et chevaleresque, et si l'on n'avait pas tant parlé de ses aventures... On a été peut-être plus loin que la vérité. Cependant il a été positivement au mieux avec madame de Fermont. Elle est bien jolie, et, après tout, elle ne l'aurait point distingué s'il eût été un homme ordinaire. J'ai entendu dire que M. Thémines s'était très bravement conduit pendant la guerre ; cela lui a valu d'être décoré. Mais le serment que j'ai fait à la mémoire de M. Page : *une fois et plus jamais*. Il y a cinq ans, à la vérité... Folle que je suis de prendre au sérieux les déclarations de M. Thémines!... Lui-même n'a peut-être voulu faire qu'un jeu d'esprit. Quel âge peut-il avoir? Trente-cinq ans. J'en ai trente. — Encore... Laissons cette idée. Je voudrais pourtant savoir au juste ce qu'il en est de cette liaison avec madame de Fermont. Elle a de la grâce et du piquant, mais, sans me flatter, ma figure vaut la sienne. Vais-je être jalouse, et de quel droit? Ce serait avouer que ce cœur si fier a

baissé pavillon. Et cela parce que le hasard a conduit ici M. Thémines, que je m'y suis trouvée en même temps que lui, qu'il a eu envie de cet appartement, et qu'il m'a débité quelques galanteries banales. Fi donc!... Madame Page ne se rend point ainsi.

SCÈNE VI

MADAME PAGE, THÉMINES.

THÉMINES.

Madame, tout est rentré dans l'ordre. Force est restée à la loi. J'ai dit à mademoiselle Cascarette...

MADAME PAGE.

Moulinette.

THÉMINES.

Cascarette ou Moulinette, c'est tout un, car ces demoiselles passent par autant d'incarnations que le grand Vichnou; j'ai dit à mademoiselle Moulinette, dont j'ignorais la dernière métamorphose, que si elle n'était pas sage, elle m'obligerait à lui demander la faveur de lui présenter un commissaire de police de ma connaissance. Cette offre l'a immédiatement calmée. Il y avait là quelques habitués de mon Cercle. Je leur ai

fait entendre aussi raison. Seulement le petit Chose (je ne vous dis pas son nom, car il est le mari de l'une de vos amies), le petit Chose m'a fort embarrassé. Il m'a demandé si je venais de la part de la propriétaire, et à quel titre. Je cherchais une réponse diplomatique, lorsque mademoiselle Moulinette s'est mise au piano et a entamé la bacchanale d'*Orphée aux enfers*. J'en ai profité pour m'esquiver. Mais le petit Chose n'est pas homme à se taire. Je redoute son bavardage.

MADAME PAGE.

C'est fort désagréable, en effet.

THÉMINES.

Il a heureusement les meilleures raisons de ne point mettre sa femme dans le secret. Sans cela, en sa qualité de votre amie très intime, elle en remplirait tout Paris avant deux jours.

MADAME PAGE.

Laissez-moi deviner le nom.

THÉMINES.

Essayez, mais je ne vous aiderai point ; c'est à vous de lire sur ma physionomie.

MADAME PAGE.

Madame Gautier... Madame de Fermont... Vous avez cligné les yeux.

THÉMINES.

Je n'y suis pour rien ; mes yeux ont cligné

tout seuls. Mais je puis vous dire que ce n'est point elle.

MADAME PAGE.

Je le crois. Son mari serait inexcusable de hanter des demoiselles Moulinette. Je connais peu de femmes aussi séduisantes que madame de Fermont.

THÉMINES.

D'accord.

MADAME PAGE.

Il faudrait être de marbre pour n'en point devenir amoureux. De qui donc a-t-on parlé à propos d'elle ?

THÉMINES.

Ne cherchez pas loin. C'est de moi, madame.

MADAME PAGE.

En effet, je me souviens. C'était l'an dernier, à l'époque de votre duel avec M. de Séligny, pour ce motif que l'on trouva si futile.

THÉMINES.

M. de Séligny est mort, et je n'ai plus aucune raison de me taire. On ne connut point le vrai motif de notre duel, et je vous le révélerai d'autant plus volontiers que ma confidence fera disparaître de votre esprit jusqu'au plus petit nuage sur le compte de madame de Fermont. M. de Séligny avait parlé d'elle et de moi avec la dernière légé-

reté. J'ai pour maxime que calomnier une femme serait l'action la plus lâche s'il n'y en avait pas une plus méprisable encore : c'est le fait de l'homme qui autorise, fût-ce justement et, à plus forte raison, sans vérité aucune, des suppositions qui flattent son amour-propre, aux dépens de la réputation d'une femme. Je provoquai M. de Séligny, et je lui dis que, bien qu'en droit de me considérer comme l'offensé, je lui abandonnais le choix des armes, pourvu qu'il m'aidât à couvrir ce duel d'un prétexte qui laissât madame de Fermont hors de cause. Nous convînmes de feindre une discussion à propos d'un pari sur le champ de courses. On nous blâma de nous battre pour un motif aussi frivole; mais au moins le nom de madame de Fermont ne fut point livré à la malignité; elle-même ignora que j'avais tiré l'épée pour elle.

MADAME PAGE, *à part.*

C'est noble, et, ma pauvre chère devise, je crains bien que tu n'aies tort. (*Haut.*) Votre histoire est intéressante; je crois que j'ai le ridicule d'en être presque émue. Mais, dites-moi, et cet appartement... Car nous ne pouvons rester ici jusqu'au soir.

THÉMINES.

J'ai poussé l'insistance si loin que j'en suis vraiment confus.

MADAME PAGE.

Je ne voudrais pas, cependant, que vous pussiez me supposer un mauvais caractère. Le fâcheux, c'est que j'ai renoncé à mon petit hôtel de la rue Blanche, pour le prochain terme.

THÉMINES.

Il n'y a décidément que ce moyen... héroïque.

MADAME PAGE.

Vous y revenez encore?... Que dirait-on de nous?

THÉMINES.

On dira que lorsqu'un galant homme offre à une honnête femme d'unir leurs existences en tout honneur, le lieu, l'heure et l'occasion importent peu, et qu'en amour comme à la guerre, les marches rapides sont les meilleures et ne sont pas les moins sûres.

MADAME PAGE.

Vous avez des maximes toutes prêtes...

THÉMINES.

Il y a un notaire dans la maison ?..

MADAME PAGE.

Oui, M. Truchet, qui s'occupe de mes intérêts.

THÉMINES.

C'est à merveille. Nous pourrions passer chez lui pour prendre jour. Ce serait cela de fait.

MADAME PAGE.

Doucement. Laissez-moi le temps de me reconnaître.

THÉMINES.

J'arrête toujours l'appartement.

MADAME PAGE.

Il le faut bien.

THÉMINES.

Mais j'y pense; il y a une clause qui me chiffonne un peu pour la suite.

MADAME PAGE.

Quoi donc?

THÉMINES.

La propriétaire ne veut pas de jeunes enfants dans l'appartement.

MADAME PAGE.

J'espère, monsieur, que la propriétaire vous a fait assez de concessions pour aujourd'hui.

ARSÈNE RÉAUX

DRAME EN TROIS ACTES

PERSONNAGES

NOUVION.
PONGIBAUD.
MAXIME RAGONDET.
LE DOCTEUR ÉTIENNE.
LE DIRECTEUR DE LA PRISON.

MADAME NOUVION.
MADAME SAVINE.
ARSÈNE RÉAUX.
JUSTINE.

ARSÈNE RÉAUX

ACTE PREMIER

Le cabinet de travail de Nouvion.

SCÈNE PREMIÈRE

NOUVION.

(*Il est assis devant une table chargée de papiers et lit.*)

« Des maraîchers qui avaient entendu le coup de feu, se dirigèrent rapidement vers le lieu d'où le bruit de la détonation semblait venir. Ils virent un homme étendu à terre, et, en le relevant, ils s'aperçurent qu'il était mort. Une balle l'avait frappé à la tempe. Cette balle s'adaptait à un re-

volver de petit calibre, que l'on ramassa à une vingtaine de pas de l'endroit où le cadavre avait été trouvé. Le revolver fut présenté aux divers armuriers de la ville, et l'un d'eux le reconnut pour l'avoir vendu récemment à une jeune femme qui disait vouloir l'acheter pour en faire cadeau à un de ses parents.

» Le jeune homme, tombé sous une main meurtrière, était le nommé Marcel Froissy, métayer à Gergat. On ne lui connaissait point d'ennemi, et le vol ne pouvait être le mobile du crime puisque l'argent et la montre de la victime n'avaient pas été dérobés. Il y avait donc un autre motif. Marcel recherchait en mariage une jeune fille du pays, Arsène Réaux, appartenant à une famille de cultivateurs aisés, et dont la conduite était d'ailleurs exemplaire, d'après tous les témoignages qui ont été recueillis. Leur union devait avoir lieu prochainement, et rien ne paraissait devoir la contrarier. Toutefois on remarquait, depuis quelque temps, l'humeur triste et sombre d'Arsène. Jamais on n'eût songé cependant à la soupçonner d'un crime qui renversait tous ses projets d'avenir, si elle n'était venue s'en accuser elle-même. Après cet aveu spontané et formel, l'on essaya en vain d'obtenir d'Arsène une explication quelconque du mobile et des circonstances de l'acte. Elle se renferme dans le silence le plus absolu.

» L'aveu d'Arsène a été corroboré, d'ailleurs, par la déclaration de l'armurier qui l'a reconnue comme la jeune femme à laquelle il avait vendu le revolver.

» L'instruction n'a révélé aucune particularité. Il a été seulement établi que le meurtre a été accompli aux premières heures de la matinée ; que Marcel n'avait pas couché chez lui à Gergat, tandis qu'Arsène, qui avait passé la nuit sous le toit de ses parents, dans ce village, arrivait dans une direction opposée au chemin suivi par son fiancé.

» Quels que soient les motifs de l'acte, aucun doute ne peut s'élever sur la culpabilité d'Arsène Réaux. En conséquence, elle est accusée d'avoir commis sur la personne de Marcel Froissy le crime de meurtre, avec les circonstances de guet-apens et de préméditation, crime prévu par les articles 296, 297, 298 et 302 du Code pénal. »

L'acte d'accusation dans toute sa froideur et sa sécheresse ! Qu'ajouter au surplus ? Le fait est constant. La coupable avoue. Rien que l'on puisse invoquer pour elle, si ce n'est sa jeunesse et un passé sans tache. Mais ce sont des raisons de sentiment et non un moyen de défense, et où le découvrir dans cette obscurité complète ? Pauvre Arsène qui m'eût dit que je serais appelé à l'assister un jour, dans une telle circonstance !

SCÈNE II

NOUVION, PONGIBAUD.

PONGIBAUD.

Bonjour, mon cher ami, bonjour. Je sais que tu n'aimes pas à être dérangé avant d'aller au Palais, à l'heure où tu prépares tes dossiers. Je comprends cela à merveille. Moi-même, je déteste d'être troublé pendant ma sieste. Mais il y a des moments où il faut bien se soumettre.

NOUVION.

Je m'en aperçois.

PONGIBAUD.

On dit que tu viens d'être chargé de l'affaire de cette fille qui a assassiné son amant.

NOUVION.

Cette fille !... Arsène Réaux est la sœur de lait de ma femme, et jusqu'à ce que sa culpabilité soit démontrée à la dernière évidence, sans qu'aucune circonstance puisse lui servir d'excuse, je demande qu'on parle d'elle avec les ménagements qui sont dus tout au moins à son malheur.

PONGIBAUD.

Ta... ta... Garde cela pour le jury. On voit

trop de ces péronnelles qui, pour l'abandon d'un amoureux, emploient le vitriol ou le revolver. C'est devenu une affaire de mode. Il n'y a plus de sécurité pour personne.

NOUVION.

Tu crains donc pour ta peau?

PONGIBAUD.

Je ne parle pas de moi précisément. Mais tout le monde est plus ou moins exposé à subir l'humeur tragique de ces demoiselles, à propos d'un genre de divorce qu'il n'était pas besoin de rétablir puisqu'il n'a jamais été aboli. Je vous aimais, je ne vous aime plus, quittons-nous. Cela devrait suffire. Ah ! si j'étais du jury, ce n'est pas moi que l'on attendrirait sur le sort de ces farouches délaissées qui jouent du revolver comme de l'aiguille à tricoter.

NOUVION.

Tu fais bien de me prévenir ; je te récuse d'avance si le sort te désignait comme juré.

PONGIBAUD.

Enfin, c'est bien toi qui défendras Arsène Réaux devant la Cour d'assises ?

NOUVION.

Oui, à moins qu'elle ne fasse choix, au dernier moment, d'un autre conseil. Elle a refusé obstiné-

ment de prendre un avocat, et le Président m'a nommé d'office. Je viens d'en être informé en même temps que j'ai reçu l'acte d'accusation.

PONGIBAUD.

Tu seras magnifique, j'en suis certain. La cause, dit-on, est fort intéressante. On s'arrachera les places réservées. Aussi, mon cher, je n'ai pas voulu perdre de temps pour te prier de ne pas m'oublier. J'attends des cousins de Paris. Le théâtre de la ville est fermé, et il faut bien que je leur procure quelques distractions. Nous n'avons pas de *premières* comme là-bas, mais les crimes de la province valent ceux de la capitale. A la dernière session des assises, nous avons eu un meurtre compliqué d'adultère, de fabrication de fausse monnaie et d'incendie. Impossible de trouver quelque chose de plus corsé. On se diputait les strapontins. Il est venu six reporters parisiens. Étaient-ils gais !

NOUVION.

Je n'aime pas cette curiosité malsaine qui, blasée sur les inventions des faiseurs de drames et de romans, se plaît aux émotions de la Cour d'assises. Mais puisqu'il y a spectacle, il faut bien qu'il y ait des spectateurs. Tu auras tes places. (*Un domestique entre et présente une carte de visite à M. Nouvion.*) « Maxime Ragondet. » Connais-tu ?

PONGIBAUD.

Ragondet, mais c'est un des nouveaux rédacteurs de la *Vedette du Puy-de-Dôme,* le journal le plus spirituel du département. On y connaît ma prose. J'y fais les courses de chevaux et les soirées du Préfet.

NOUVION.

Je n'ai pas le temps de le voir. Il faut que j'aille à l'audience.

PONGIBAUD.

Donne-lui un moment. Les journalistes, ce sont des gens à ménager. On peut ne pas frayer avec eux, mais il ne faut pas les mettre contre soi.

NOUVION.

(*Au domestique*). Faites entrer.

SCÈNE III

NOUVION, PONGIBAUD, RAGONDET.

RAGONDET.

Monsieur Nouvion... Ah, voici mon ami Pongibaud, qui voudra bien me présenter.

PONGIBAUD.

La présentation est faite. M. Maxime Ragondet, la plus fine plume du département. Pari-

sien échoué en Auvergne, et qui prendra tôt ou tard la place qui lui revient, à côté des princes de la chronique et des satrapes du reportage. En attendant, il prête à fonds perdu de l'esprit aux bourgeois de la ville qui se cotisent pour comprendre.

NOUVION.

Monsieur Ragondet, je serais charmé d'apprendre ce qui me vaut l'honneur de votre visite.

RAGONDET.

Ne le devinez-vous pas? L'affaire déjà célèbre dont vous venez d'être chargé! Tout Riom en parle. On est d'accord, que cette cause difficile ne pouvait être mise en de plus habiles mains.

NOUVION.

Je vous remercie, mais cela ne me dit point...

RAGONDET.

Ce que je viens faire ici..... Prendre note de ce que vous pourrez et voudrez me confier sur cette affaire qui préoccupe toute la population et qui fera sensation jusqu'à Paris; j'ai déjà pris mes mesures pour cela. (*Déployant un journal*) Voyez : « Un Drame en Auvergne. Où est la femme? » Si vous permettez, je vous interviewrai à la façon américaine, qui est la bonne. Pour le reportage comme pour les soins de la bouche, les Américains sont nos maîtres.

NOUVION.

Excusez-moi. Je viens d'être désigné d'office comme avocat d'Arsène Réaux, et j'ai eu à peine le temps de lire l'acte d'accusation. Je ne sais donc rien qui ne soit connu à peu près de tout le monde. En fût-il même autrement, je regarderais comme contraire à ma conscience et au devoir professionnel de devancer la publicité de la Cour d'assises.

RAGONDET.

Fort bien, Monsieur, vous êtes dans les anciens principes. Ils peuvent avoir été appropriés au temps, mais le monde actuel a d'autres exigences. Nous avons aussi notre devoir professionnel, lequel est d'instruire nos lecteurs qui veulent être informés à tout prix. J'aurai peut-être plus de succès d'un autre côté, et je serais désolé pour votre cliente si les renseignements que j'espère obtenir ailleurs établissaient dans l'opinion un premier courant qui ne lui fût pas favorable.

NOUVION.

Essayez, Monsieur, vous êtes libre.

RAGONDET.

Mon enquête est commencée déjà, et depuis deux jours que je me suis mis en campagne, j'ai appris que Marcel Froissy était fort bien de sa

personne et qu'il passait pour avoir eu les bonnes grâces de plus d'une de nos bourgeoises.

PONGIBAUD.

Heureux drôle !

RAGONDET.

On m'assure même qu'il aurait passé à Riom la nuit qui a précédé sa mort, et la preuve...

NOUVION.

La preuve?

RAGONDET.

C'est la position du cadavre lorsqu'on l'a trouvé. Il avait le dos tourné à la ville.

NOUVION.

C'est un simple indice.

RAGONDET.

Un indice, soit ; l'on aura peut-être mieux.

NOUVION.

Je n'ai le droit de négliger aucun renseignement ; je prends note de celui-ci, et je vous serai reconnaissant de toutes les indications qui pourraient jeter du jour sur l'affaire et m'aider dans ma défense.

RAGONDET.

Service pour service, Monsieur. Vous connaissez Arsène Réaux ?

NOUVION.

Oui.

RAGONDET.

(*Montrant une photographie*). Permettez-moi de vous demander si ce portrait lui ressemble.

PONGIBAUD.

Une jolie fille, ma foi. Pourquoi, diantre, ne l'ai-je pas rencontrée ?

NOUVION.

C'est bien elle.

RAGONDET.

Merci, Monsieur, je vais l'expédier dès aujourd'hui pour la salle de dépêches d'un journal qui tire à cinquante mille.

NOUVION, *à Pongibaud.*

Emmène donc ce trafiquant.

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, JUSTINE.

JUSTINE.

Madame fait prier Monsieur de ne point sortir avant qu'elle l'ait vu.

NOUVION.

Fort bien.

SCÈNE V

NOUVION, LE DOCTEUR ÉTIENNE.

(*Le docteur entre au moment où sortent Pongibaud et Ragondet*).

NOUVION.

Ah ! cher Docteur, vous arrivez à propos. Voici une demi-heure que je suis ici en proie à ce bavard de Pongibaud et à un nommé Ragondet, un journaliste.

LE DOCTEUR.

Je le connais. Le plus féroce des reporters ; un gaillard qui fera son chemin en ce temps où la rage des nouvelles trouble toutes les têtes.

NOUVION.

Vous avez vu ma femme ?

LE DOCTEUR.

Je l'ai trouvée souffrante, le système nerveux très ébranlé, un état général dont je ne suis pas content.

NOUVION.

Elle n'est pas bien, en effet. Son humeur est triste et sombre. Elle a des accès de mélancolie dont rien ne parvient à la tirer.

LE DOCTEUR.

Oui, il y a, sans mal déterminé, une sorte de sensibilité à l'état aigu, que tout exaspère. En ce moment, Madame Nouvion est sous le coup de l'émotion que lui a fait éprouver l'aventure tragique de cette malheureuse fille.

NOUVION.

Arsène Réaux... Arsène n'est point une étrangère pour ma femme, et quoiqu'elle la connût peu, il est assez naturel que l'événement lui ait causé une vive impression.

LE DOCTEUR.

Je venais d'apprendre que le Président de la Cour d'assises vous avait désigné d'office comme avocat de l'accusée. Je l'ai annoncé à Madame Nouvion, croyant qu'elle serait satisfaite de voir cette précieuse garantie donnée à la défense. La nouvelle l'a jetée dans une agitation extraordinaire.

NOUVION.

Comment expliquer ?

LE DOCTEUR.

J'ai cru comprendre qu'elle craignait pour vous la fatigue et les émotions d'une cause bien compromise, en présence du refus d'Arsène Réaux de donner aucune explication de sa conduite. Madame Nouvion m'a demandé si vous ne pouviez refuser ?

NOUVION.

Et vous lui avez répondu, n'est-ce pas, que cela était de toute impossibilité !

LE DOCTEUR.

Assurément, je lui ai dit qu'il y avait là un mandat d'honneur auquel l'avocat ne pouvait se dérober.

NOUVION.

Je le crois bien.

LE DOCTEUR.

Madame Nouvion m'a parlé d'Arsène avec un mélange d'intérêt et de colère que j'aurais de la peine à m'expliquer sans ces conditions maladives. Elle dit qu'elle donnerait tout au monde pour la sauver ; et puis elle la traite comme la dernière des créatures. Sachant que je suis le médecin de la maison de justice, elle m'a demandé si elle ne pouvait voir l'accusée. Je lui ai promis de vous en parler. Le secret est levé depuis hier et j'obtiendrai de M. le Président l'autorisation nécessaire.

NOUVION.

Cela me paraît fort imprudent, dans son état. Mais vous venez de me rappeler, cher Docteur, que vous êtes le médecin de la prison. Vous avez dû voir Arsène ?

LE DOCTEUR.

J'ai été appelé auprès d'elle ce matin. Elle

avait eu un accès de fièvre accompagée de délire. Quand je suis arrivé, la fièvre l'avait quittée.

NOUVION.

Elle ne vous a rien dit ?

LE DOCTEUR.

Rien. Elle a une attitude tranquille et calme dont j'ai été frappé. Je lui ai parlé avec douceur de sa situation. Elle m'a remercié de l'intérêt que j'y prenais, en éludant toute explication. Il n'est pas difficile, d'ailleurs, de pénétrer le mobile qui l'a poussée au meurtre : la jalousie, une vengeance féminine...

NOUVION.

La jalousie... je n'en doute pas plus que vous. Mais il ne suffit pas d'apparences, même très plausibles, et de l'impossibilité d'une autre explication pour établir un système de défense et surtout pour le faire triompher; il y faut encore quelques éléments sérieux de preuve.

LE DOCTEUR.

Nous vivons dans un temps très enclin à l'indulgence pour l'amour trompé, et votre parole émue et éloquente obtiendra, sans nul doute, un acquittement du jury.

NOUVION.

Vous allez un peu vite, cher docteur. Encore faut-il, pour porter la persuasion dans l'âme des jurés, que ma propre conviction ne soit pas seu-

lement fondée sur la vraisemblance morale. Car vous savez que je suis hors d'état de défendre une opinion, et par conséquent d'y gagner les autres, lorsqu'elle n'est pas d'abord bien établie chez moi.

LE DOCTEUR.

Oui, je sais que vous êtes un avocat d'une espèce assez particulière. Mais voici madame Nouvion.

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, MADAME NOUVION.

LE DOCTEUR.

Au revoir, chère madame; ne négligez pas mes recommandations.

(*Il sort.*)

MADAME NOUVION, *vivement.*

Vous allez donc défendre cette Arsène Réaux?

NOUVION.

Cette Arsène Réaux! Vous êtes dure. Et pourquoi ne la défendrais-je pas?

MADAME NOUVION.

Une fille qui a froidement commis un assassinat.

NOUVION.

Vous êtes bien pressée de la condamner. Il me semble que nous avons des motifs particuliers de la prendre en grande pitié et de souhaiter, tout au moins, qu'elle parvienne, par ses explications, à pallier son crime ; et si je puis l'aider à le rendre moins odieux, je serai heureux d'y réussir.

MADAME NOUVION.

Laissez à d'autres ce rôle. Il ne manque pas d'avocats à Riom.

NOUVION.

J'ai été désigné d'office pour l'assister ; c'est une mission que je ne pourrais refuser sans les motifs les plus graves.

MADAME NOUVION.

Ces raisons existent. Arsène est ma sœur de lait, malheureusement. L'appui public que vous allez donner à sa défense fournira l'occasion, à ceux qui le savent, de s'en souvenir, et à ceux qui l'ignorent, de l'apprendre. L'autorité de votre parole sera loin d'y gagner. Et pour moi, j'entends déjà les chuchottements de mes bonnes amies.

NOUVION.

Vous êtes une enfant. Faut-il vous dire combien j'ai à cœur de vous épargner la moindre contrariété ; mais puis-je sacrifier mon devoir ?

MADAME NOUVION.

Vous trouverez tel de vos confrères qui prendra votre place. Puisque vous mettez du prix à ne pas me causer de déplaisir, faites-moi, de grâce, cette concession.

NOUVION.

Votre insistance aurait lieu de me surprendre si je ne savais que vous n'êtes point entièrement maîtresse de vos impressions. Le docteur vous trouve très souffrante. Il faut prendre plus de soin de votre santé.

MADAME NOUVION.

Eh bien! soit. Mais je veux voir Arsène, et si elle ne se résoud pas d'elle-même à accepter un autre avocat, je vous promets de ne pas m'obstiner.

NOUVION.

Ma dignité souffrirait d'une telle démarche, et la vôtre...

MADAME NOUVION.

Je vous en prie, laissez-moi faire. C'est un caprice de mon état maladif, si vous voulez. Mais je ne puis abandonner cette idée. Le docteur m'a dit qu'il me ferait admettre auprès d'Arsène.

NOUVION.

Je redoute pour vous les émotions d'une pareille entrevue.

MADAME NOUVION.

Ne craignez rien, je serai raisonnable. J'ai pris cette résolution, et il faut que ce soit.

NOUVION.

Alors, à la grâce de Dieu, et s'il résultait de votre entrevue quelque avantage pour la justification d'Arsène, ou seulement un peu de clarté pour sa défense, sans trop de trouble pour vous-même, je n'aurais pas à regretter d'avoir cédé à votre demande ; mais je ne puis m'empêcher de trembler. — Il faut que je vous quitte, je suis en retard pour l'audience.

SCÈNE VII

MADAME NOUVION, *seule.*

La misérable fille qui a tué mon beau Marcel ! Heureusement, elle en est bien punie elle-même. Elle l'a perdu du même coup qui me l'a enlevé ! Et elle aurait mon mari comme défenseur ! Non, il serait capable de la faire acquitter. Un avocat maladroit, sans parole et sans accent, qui la compromettra devant le jury, à la bonne heure ! Et puis, ce serait révoltant que ce fût lui. Cela ne se peut pas, cela ne se peut pas !.. J'ai beau ne point aimer Henry, il y a des choses impossibles. Oui, je suis coupable, mais je ne suis pas sans excuse.

Est-ce ma faute si l'on a uni nos deux natures si profondément contraires, lorsqu'il m'était impossible de prévoir l'abîme qui les sépare, abîme où je devais fatalement finir par tomber un jour. (*Elle jette les yeux sur un cahier placé sur la table de travail de M. Nouvion.*) « Théorie de la peine de mort. Premier fascicule : 7 octobre 1885 », 7 octobre 1885... le lendemain du jour où nous nous sommes mariés, moi avec toutes les illusions de mon cœur et toute la fougue de mon imagination; lui méditant et dissertant sur la théorie de la peine de mort! — Mon pauvre Marcel! Ah! cette Arsène, si je pouvais la broyer de mes mains! Je la verrai, mais il faut que je me commande. Elle a tué son fiancé pour le punir de lui avoir donné une rivale; mais cette rivale, qui me dit qu'elle ne la connaît pas? Et alors, à quel accueil faut-il que je m'attende?..

SCÈNE VIII

MADAME NOUVION, MADAME SAVINE.

Madame Savine, *elle tient des journaux à la main.*

Bonjour, chère.

Madame Nouvion.

Bonjour... Comme te voilà chargée.

MADAME SAVINE.

La *Gazette d'Auvergne*, l'*Écho du Puy-de-Dôme*, la *Vedette*, et dans tous la grande nouvelle : c'est M. Nouvion qui défendra Arsène Réaux. Tu es la plus heureuse des femmes. Voilà M. Nouvion sur le chemin de la célébrité. On en parlera à Paris. Une cause fameuse... Tandis que mon mari, avocat comme le tien, végète dans l'obscurité la plus complète. Pas une affaire qui sorte de la banalité et du terre à terre. Toutes les belles causes vont chez le voisin, car ce qu'il y a de plus enrageant, c'est que M. Nouvion et M. Savine demeurent porte à porte, presque une maison commune, mais les clients ne s'y trompent pas, hélas !

MADAME NOUVION.

Crois bien, ma chère Marie, que si j'y pouvais quelque chose, plus d'une de ces affaires dont le fracas ne paie point la peine, irait à ton mari puisque tu ambitionnes pour lui les causes à sensation, et pour commencer, la défense d'Arsène Réaux...

MADAME SAVINE.

Ah ! si c'était possible, quel bonheur !

MADAME NOUVION.

Je n'en désespère pas absolument ; mais M. Savine en serait-il aussi flatté ?

MADAME SAVINE.

Il acceptera avec empressement, et s'il pouvait hésiter, il s'y résoudrait pour m'être agréable, car il m'adore. Une passion qui dure depuis des années à la même température. La lune de miel avec bail de trois, six, neuf, et nous avons passé le second terme sans la moindre éraflure à l'astre, hélas !

MADAME NOUVION.

Cela te fait soupirer ?

MADAME SAVINE.

Oui, je suis un peu lasse de cette félicité à la crème de vanille, et quelque petite aventure, sans conséquence grave, bien entendu...

MADAME NOUVION.

Une aventure ?

MADAME SAVINE.

Tu vas te moquer de moi, mais en lisant dans la *Vedette* un portrait de ce pauvre M. Marcel Froissy, qui était un homme irrésistible, à ce qu'il paraît, je me suis dis qu'un amoureux de ce genre...

MADAME NOUVION.

Ah ! il faut l'avoir connu...

MADAME SAVINE.

Tu l'as donc vu ?

MADAME NOUVION.

Moi ? oui... par hasard.

MADAME SAVINE.

Mais sans danger pour ma réputation, bien entendu, et comme on ne peut pas mordre sur ma conduite...

MADAME NOUVION.

Ma pauvre Marie, n'aie pas de ces idées là, on en meurt.

MADAME SAVINE.

Tu t'exprimes avec une émotion...

MADAME NOUVION.

Quand on est nerveuse comme je le suis, la moindre chose...

MADAME SAVINE.

Je t'ai parlé en vraie folle ; n'y fais pas attention. Mais il faut que je te quitte. J'ai une robe à essayer; je veux l'inaugurer à la cour d'assises, le jour de l'affaire, car je compte sur toi pour une place réservée, bien en vue, à moins que, par une bonne inspiration, M. Nouvion ne renonce à la défense en faveur de mon mari, et c'est alors moi qui me charge de te placer... Une robe en faille noire, comme il sied à la circonstance. Peut-être quelques petits bouquets de *vergiss mein nicht* jetés çà et là... Je ne suis pas encore décidée... Adieu.

SCÈNE IX

MADAME NOUVION.

Tête de linotte... Et cela songe à s'être fait aimer de Marcel ! Mais l'excellente inspiration que je lui dois ! C'est Savine qui défendra Arsène Réaux et qui la fera condamner.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

Une chambre de prison.

SCÈNE PREMIÈRE

ARSÈNE, *seule.*

Quel livre intéressant ! Et combien le Directeur est bon de me l'avoir prêté. Jamais, avant d'être ici, je n'avais lu de récit pareil. (*Elle lit.*) « Les » voyageurs, en pénétrant plus avant dans l'île, » se trouvèrent en face du plus merveilleux spec- » tacle. Des arbres chargés de fruits dorés, sous » lesquels les feuilles disparaissaient en quelque » sorte. Des perruches, des oiseaux-mouches vo- » letaient sans défiance et remplissaient l'air de » leurs petits cris. La température était délicieuse » et après la chaleur des jours précédents, l'on » était heureux de respirer librement. » (*Fer-*

mant le livre.) Comme je voudrais être là et jouir de ces merveilles ! Ma pauvre Arsène, tu en es bien loin. Les murs d'une prison ; un morceau du ciel, au fond d'un préau ; c'est tout ce que tu peux espérer de la miséricorde des hommes, en attendant que celle de Dieu te rappelle à lui.

SCÈNE II

ARSÈNE, LE DIRECTEUR DE LA PRISON.

LE DIRECTEUR.

Eh bien, Arsène, comment êtes-vous ?

ARSÈNE.

Je vous remercie, Monsieur. Ma nuit a été paisible et le temps est moins long, grâce à cette lecture attachante que je vous dois.

LE DIRECTEUR.

Vous n'avez point changé d'avis depuis que vous avez été interrogée par M. le Président de la Cour d'assises. Je n'ai pas l'habitude d'intervenir entre la justice et les accusés, mais malgré les circonstances si graves qui se réunissent contre vous, je ne puis me défendre de vous porter un intérêt réel.

ARSÈNE.

Vous êtes bon, mais sur quoi voulez-vous que j'aie changé d'avis ?

LE DIRECTEUR.

Vous avez refusé de donner une explication quelconque qui pût rendre moins odieux le crime dont vous reconnaissez vous être rendue coupable. Peut-être réservez-vous ces éclaircissements pour votre défense publique ?

ARSÈNE.

Je n'ai point d'explications à donner ni maintenant ni plus tard. J'ai fait l'aveu de mon crime dont je subirai toutes les conséquences. La justice humaine n'a rien de plus à exiger de moi.

LE DIRECTEUR.

A votre âge, avec un passé que l'on dit irréprochable, vous pouvez tout espérer de l'indulgence du jury, surtout si votre défense, présentée par un avocat habile...

ARSÈNE.

Je ne me reconnais aucun droit à l'indulgence, et comme je l'ai dit à M. le Président, je ne veux point être défendue.

LE DIRECTEUR.

La loi ne permet pas à l'accusé de se passer d'un conseil. A défaut de son propre choix, elle

commande de lui nommer un défenseur d'office, et vous verrez aujourd'hui même celui que M. le Président a désigné pour vous assister.

ARSÈNE.

Je suis obligée de m'incliner, mais cela ne changera en rien mes déterminations.

LE DIRECTEUR.

Arsène, un dernier mot. Vous avez une vieille mère qui est dans l'affliction la plus profonde. Songez à la joie immense qu'elle éprouverait si vous parveniez à vous disculper au moins en partie, et peut-être à trouver le salut dans cette atténuation de votre acte.

ARSÈNE.

Monsieur, je vous en supplie, ne mettez pas mon courage et mon cœur à une trop pénible épreuve. J'en sortirais cruellement déchirée, mais tout aussi inébranlable dans mes résolutions. Par pitié, rendez-moi ce service.

LE DIRECTEUR.

Pauvre enfant ! J'obéis et vous laisse à vous-même.

SCÈNE III

ARSÈNE, *seule.*

(*Elle reprend le livre et le ferme aussitôt*). Non, il m'est impossible de lire. Je suis rappelée à toute l'horreur de ma situation. L'image de Marcel ne me quitte pas. Comment ai-je pu combiner ce crime abominable? Et l'arme ne m'est pas tombée des mains lorsque je l'ai vu s'avancer sans défiance... Ah! je ne me possédais plus... Que n'ai-je pu atteindre du même coup son odieuse complice!.. C'est plutôt elle que j'aurais dû frapper : Marcel me resterait.

SCÈNE IV

ARSÈNE, NOUVION, UN GARDIEN.

LE GARDIEN.

C'est ici, Monsieur. (*Il sort.*)

NOUVION, *à Arsène qui est absorbée dans sa méditation.*

Arsène... Arsène...

ARSÈNE.

Ah ! quelqu'un. Monsieur Nouvion ! (*A part.*) Grand Dieu !

NOUVION.

Oui, Arsène, c'est moi. Ma présence vous trouble ?

ARSÈNE.

Non... non... excusez-moi ; j'avais demandé à être seule.

NOUVION.

Remettez-vous, ma pauvre enfant. Vous me connaissez à peine, et nous ne nous sommes vus que bien rarement ; mais je ne pouvais demeurer indifférent à votre malheur. Aussitôt que j'ai appris la terrible accusation qni pesait sur vous, je me suis promis de chercher à vous être utile.

ARSÈNE.

Je suis touchée de votre intérêt ; mais j'ai accepté toutes les conséquences de l'acte dont je me suis rendue coupable, et je ne sais le service que l'on pourrait me rendre.

NOUVION.

Cependant vous n'êtes pas d'une nature mauvaise ; votre vie avait été sans reproche jusqu'alors, et cet acte peut sinon se justifier, au moins s'expliquer et être atténué dans une certaine mesure par des circonstances que vous devez à vous-

même et à tous ceux que votre situation intéresse, de faire publiquement connaître.

ARSÈNE.

De grâce, Monsieur ! En venant ici, vous avez cédé, sans nul doute, à une pensée généreuse. Ne la gâtez pas en voulant me faire dire ce que je suis résolue absolument à taire. Je me reconnais coupable. J'ai agi de mon plein gré, de mon seul gré. Mes motifs, personne au monde ne les connaîtra. Dieu jugera dans sa miséricorde si le châtiment que les hommes m'infligeront et ma propre douleur, que ce châtiment ne pourra jamais égaler, seront suffisants ou non pour l'expiation.

NOUVION.

Vous vous repentez donc ?

ARSÈNE.

J'ai dit ma douleur, je n'ai pas dit mon repentir.

NOUVION.

Quelque pénible que soit mon insistance, écoutez-moi, Arsène. Tous les actes que nous accomplissons ont un mobile certain et nous en sommes responsables, même lorsqu'une surexcitation passagère nous enlève quelque chose de notre liberté morale. Quand vous avez, de parti pris, car vous avouez la préméditation, dirigé votre arme contre M. Froissy, vous obéissiez à un sentiment violent,

irrésistible, et ce sentiment, je vais répondre pour vous, puisque vous vous taisez, c'était...

ARSÈNE.

Monsieur, monsieur...

NOUVOIN.

Ce sentiment était le seul concevable dans votre situation, la jalousie.

ARSÈNE.

Excusez-moi, Monsieur, mais laissez-moi vous dire que vous ne devriez pas m'infliger cette torture inutile. J'ai la résolution très arrêtée de ne pas livrer mon secret, et je ne parlerai pas plus devant la Cour d'assises que lorsque je serai questionnée par l'avocat qu'on a désigné, malgré moi, pour me défendre, et dont M. le Directeur m'a annoncé la visite.

NOUVION.

Cet avocat, c'est moi !

ARSÈNE.

Vous !

NOUVION.

Oui, moi. Le magistrat qui vous a interrogée vous a avertie que si vous ne faisiez pas choix d'un défenseur, il vous en serait donné un d'office, et quoique cette mission soit dévolue en général à de jeunes confrères, on me l'a offerte à moi, le bâtonnier de l'ordre, à cause des circons-

tances difficiles de l'affaire et de l'intérêt que vous inspirez.

ARSÈNE.

Eh bien, Monsieur, s'il en est temps encore, je vous en supplie, refusez, refusez...

NOUVION.

Que signifie ? Avez-vous un motif particulier de ne point m'accorder votre confiance, ou de craindre que votre défense ne soit moins bien présentée par moi que par un autre ?

ARSÈNE.

Ne vous l'ai-je pas déclaré ? Je ne veux être défendue ni par vous ni par personne.

NOUVION.

Encore une fois, la loi protège l'accusé contre lui-même, et lui assigne un défenseur malgré lui, s'il le faut.

ARSÈNE.

Soit. Mais la loi qui me fait cette violence ne peut m'obliger à parler.

NOUVION.

Non, mais à défaut de vos déclarations, mon devoir et votre intérêt m'obligent à rechercher dans votre passé, dans tout ce qui se rattache de près ou de loin à l'affaire, dans les révélations que je m'efforcerai de provoquer, tout ce qui pourra contribuer à votre défense. Rien n'arrêtera mes investigations.

ARSÈNE.

(*A part.*) Grand Dieu !... (*Haut.*) Eh bien, Monsieur Nouvion, je veux réfléchir. Il est très naturel qu'après avoir été fermement résolue à me taire et à n'accepter aucune assistance devant la justice, j'aie besoin de me recueillir avant de prendre un parti contraire.

NOUVION.

Réfléchissez donc, Arsène, et persuadez-vous que c'est en ami que je vous parle. Vous pouvez être résignée à subir toutes les conséquences de votre acte, quoiqu'à votre âge il soit horrible de penser à finir ses jours entre les quatre murs d'une prison, car telle est la pénalité qui vous menace, même en comptant sur une certaine indulgence du jury. Mais il est impossible que vous soyez indifférente aux conséquences morales de la peine que la loi déclare non seulement afflictive, mais encore infamante. Votre nom, votre famille...

ARSÈNE.

Monsieur, je vous en prie; j'ai dit que je réfléchirais...

NOUVION.

Eh bien, à tout à l'heure.

SCÈNE V

ARSÈNE, *seule.*

Mais c'est épouvantable! Remettre ma défense à l'homme dont la femme lui a dérobé l'honneur, en même temps qu'elle me volait mon fiancé. Ah! pour elle ce serait le commencement de la punition divine. Mais mon cœur et tout mon être se révoltent à l'idée que M. Nouvion prenne ce rôle, lui si bon, si honorable. Et s'il parvenait à savoir, — car il l'a dit, il remuera tout pour apprendre la vérité, — que l'indigne complice de Marcel vivait à son foyer, quelle horrible chose! Ah! pourquoi n'en ai-je pas fini avec moi-même, après avoir vu tomber celui que j'aimais? J'avais bien besoin de vivre, vraiment! Qui me donnera le moyen d'échapper à cette torture? Mais dire un mot pour essayer de diminuer ma faute et surtout accepter M. Nouvion comme défenseur, jamais! jamais!

SCÈNE VI

LE DOCTEUR, ARSÈNE.

LE DOCTEUR.

Mademoiselle Réaux, dans quel trouble vous êtes !

ARSÈNE.

Ah! docteur, je voudrais mourir!

LE DOCTEUR.

Mourir, et pourquoi donc? Espérez ; la sympathie pour vous est générale, et le jury se laissera facilement attendrir.

ARSÈNE.

Ce n'est point là ce qui m'occupe. Mon cœur est déchiré par mille tourments. Dites-moi, docteur, lorsque vous avez une malade bien malade, qui souffre cruellement, et que vous avez tout épuisé pour la soulager, si elle vous demandait du poison afin de mettre un terme à ses tortures, lui en refuseriez-vous?

LE DOCTEUR.

Certes ; mais ce n'est point pour vous que vous me faites cette question?

ARSÈNE.

Pour moi-même. Béni serait celui qui m'aiderait à finir cette vie misérable.

LE DOCTEUR.

Pauvre enfant! Si vous ne voulez pas de la compassion des hommes, ayez confiance dans la miséricorde divine. — J'étais venu pour vous annoncer la visite d'une dame qui s'intéresse vivement à vous.

ARSÈNE.

Toute visite me serait odieuse. De grâce, épargnez-moi ce supplice.

SCÈNE VII

LE DOCTEUR, ARSÈNE, MADAME NOUVION.

MADAME NOUVION, *au Docteur.*

Laissez-nous seules, je vous prie.

(*Le Docteur sort.*)

ARSÈNE.

Elle!! Vient-elle m'implorer ou m'outrager?

MADAME NOUVION.

Mademoiselle Réaux.

ARSÈNE.

Appelez-moi Arsène tout court. Aussi bien je suis votre sœur de lait. En vérité, cela nous a porté bonheur à toutes deux!

MADAME NOUVION.

Mademoiselle Réaux...

ARSÈNE.

Soit. Que me voulez-vous?

MADAME NOUVION.

L'intérêt, un intérêt sincère.....

ARSÈNE.

Ecoutez-moi, Madame. L'hypocrisie de votre part, dans ma situation, serait chose aussi cruelle que vaine. Il n'est pas permis de se jouer d'une pauvre fille à laquelle il ne reste que les larmes et la honte. Ai-je besoin de vous l'apprendre, vous ne pouvez vous intéresser à moi.

MADAME NOUVION.

Et pourquoi donc?

ARSÈNE.

J'ai observé le silence avec tout le monde; pour vous ma langue peut se délier; il n'y a pas de danger que mes confidences aillent plus loin. Pourquoi, au lieu d'intérêt ou seulement de pitié, est-ce de la haine que vous devez me porter? Une haine mortelle, que je vous rends bien, croyez-moi. C'est parce que... O mon Dieu, quel souvenir! Parce que j'ai tué Marcel Froissy, et que Marcel était votre amant.

MADAME NOUVION.

Malheureuse!

ARSÈNE.

Ne craignez rien. Personne ne le saura. Le secret descendra avec moi dans ma tombe, où je voudrais déjà être couchée. Vous pourrez continuer à marcher la tête levée, et si vous n'étiez pas venue me faire outrage dans ma prison par votre présence et vos semblants de commisération, jamais vous n'auriez eu le soupçon que votre faute fût connue d'une créature humaine.

MADAME NOUVION.

Comment, c'est vous, dont une accusation capitale menace la liberté et peut-être la vie, qui venez diriger contre moi une imputation odieuse et sans preuve !

ARSÈNE.

Pouvez-vous croire que je parlerais ainsi si je n'étais mille fois certaine que c'est vous qui avez perdu Marcel et qui me l'avez fait perdre. (*Prenant un papier dans son corsage*) La preuve de votre trahison, elle est là, de votre main. Vous reconnaissez votre écriture, je pense. (*Lisant.*) « Mon » beau Marcel, venez ce soir. M. Nouvion est » parti avec M. Savine, son confrère, pour Cler- » mont, où ils vont plaider une grande affaire qui » les y retiendra pendant deux jours. LOUISE. » — Cette lettre, Marcel l'a laissé tomber de son portefeuille la dernière fois... l'avant-dernière fois que je l'ai vu.

MADAME NOUVION.

Rendez-moi ce papier.

ARSÈNE.

Je le garde, non pour me justifier ou pour vous accuser. Je dédaigne l'un autant que l'autre. Mais je ne veux pas me séparer de ce papier, pour n'être point tentée de blasphémer Dieu et de me maudire moi-même. Il me rappelle à chaque minute, à chaque seconde, que j'ai été poussée au meurtre par une trahison infâme.

MADAME NOUVION.

Ce papier, vous l'avez volé à Marcel avant de l'assassiner. Rendez-moi ma lettre.

ARSÈNE.

Au fait, que m'importe! Prenez. Vous aviez un but en venant ici. Dites vite.

MADAME NOUVION.

Vous n'avez pas voulu d'avocat. M. Nouvion a été désigné d'office pour vous défendre.

ARSÈNE.

Ce choix me fait horreur. Voir se lever pour me défendre l'honnête homme dont vous portez le nom, quand vous êtes au fond de mon crime!...

MADAME NOUVION.

Vous accepteriez alors un autre avocat, M. Savine, par exemple?

ARSÈNE.

M. Savine ou tout autre, cela m'est indifférent.

MADAME NOUVION.

Fort bien.

ARSÈNE.

J'ai à vous demander un service à mon tour. Vous ne tenez pas extraordinairement à ma vie, je suppose. Moi, on ne sait ce qui peut arriver, je puis vouloir en finir. Un poison rapide...

MADAME NOUVION, *lui tendant une fiole.*

J'y avais pensé.

ARSÈNE.

Maintenant, adieu. Nous ne nous reverrons pas dans ce monde, j'espère ; et que Dieu me fasse la grâce que nous ne nous retrouvions pas ensemble dans l'autre.

SCÈNE VIII

MADAME NOUVION, ARSÈNE, UN GARDIEN.

LE GARDIEN.

M. le Directeur invite Mademoiselle Réaux à descendre au parloir.

ARSÈNE.

Que me veut-on encore ?

SCÈNE IX

MADAME NOUVION, *puis* NOUVION.

MADAME NOUVION.

Grand Dieu, quelle explication !... Je n'ai plus de forces.

NOUVION.

Vous avez voulu voir Arsène. Quel a été le résultat de votre entretien?

MADAME NOUVION.

Arsène demande M. Savine pour avocat. Il acceptera sans nul doute : une affaire dont on parlera.

NOUVION.

Savine. C'est impossible (*lui tendant une lettre*). Lisez.

MADAME NOUVION.

(*Lisant*). Monsieur... (*Elle cherche la signature*).

NOUVION.

La lettre est de M. Ragondet, un journaliste.

MADAME NOUVION, *lisant*.

« Je me suis engagé à vous rapporter tout ce que j'apprendrais concernant Marcel Froissy, et qui pourrait éclaircir le mystère de sa mort et vous servir pour la défense d'Arsène Réaux. La

demoiselle Lucile Saint-Ange, de l'*Eldorado* de Paris, actuellement en représentation au café-concert de Riom, ayant remarqué à la vitrine d'un libraire la photographie de Marcel, m'a confié qu'elle reconnaissait parfaitement celui-ci pour l'avoir vu, dans la nuit du 6 au 7 juillet dernier, descendre avec précaution, au petit jour, du balcon d'une maison formant l'angle de la rue de l'Evêché et de la place de la Ferronnerie. Je vous transmets ce renseignement sous le sceau du secret; la demoiselle Saint-Ange désire n'être pas appelée en témoignage devant la Cour d'assises à cause des explications qu'on pourrait lui demander sur sa présence matinale dans le voisinage. » — Eh bien?

NOUVION.

La maison à balcon qui fait l'angle de la rue de l'Évêché et de la place de la Ferronnerie, maison qui joint immédiatement la nôtre, est celle de Savine. Savine était avec moi à Clermont le 6 et le 7 juillet.

MADAME NOUVION.

Eh bien?

NOUVION.

Marcel Froissy avait donc, en l'absence de Savine, passé la nuit dans sa maison, et c'est l'amant de Madame Savine qu'Arsène Réaux aura tué pour punir la trahison de son fiancé.

MADAME NOUVION.

Comment pouvez-vous croire? Marie est coquette, un peu légère peut-être, mais de là à juger qu'elle soit capable...

NOUVION.

Ce n'est pas sur ce seul indice et sur un témoignage suspect peut-être que je voudrais l'accuser, mais l'indice et le témoignage suffisent pour que je ne puisse exposer Savine à prendre en mains la cause d'Arsène Réaux dans de telles circonstances. Ce serait abominable. Je conserve le mandat qui m'a été confié et c'est moi qui défendrai Arsène.

MADAME NOUVION.

Cependant...

SCÈNE X

LES PRÉCÉDENTS, LE DOCTEUR.

NOUVION.

Docteur, vous arrivez à propos. Veuillez ramener Madame Nouvion ; je vous l'avais bien dit, voyez comme elle est nerveuse.

LE DOCTEUR.

Ah! Madame, vous m'aviez promis d'être raisonnable.

SCÈNE XI

ARSÈNE, NOUVION.

ARSÈNE.

Les cruels! Ils avaient fait venir ma pauvre mère pour essayer d'amollir ma résolution et me faire parler. Monsieur Nouvion...

NOUVION.

Vous avez réfléchi?

ARSÈNE.

Je consens à accepter un avocat, et c'est à M. Savine que je remettrai ma défense. Excusez-moi de refuser votre offre dévouée.

NOUVION.

M. Savine... Cela ne se peut pas.

ARSÈNE.

Et pour quelle raison ?

NOUVION.

Vous me le demandez, Arsène... Regardez-moi les yeux dans les yeux. Vous connaissez Madame Savine.

ARSÈNE.

Nullement.

NOUVION.

Vous n'avez contre elle aucun grief, aucun motif quelconque d'inimitié?

ARSÈNE.

Aucun.

NOUVION.

Sur l'honneur?

ARSÈNE.

Sur l'honneur.

NOUVION, *à part.*

Mais alors... que veut dire? (*haut*). Arsène, votre cause m'a été confiée et je suis résolu à ne pas l'abandonner. Je ne vous demande aucune explication; je ne veux rien savoir maintenant. Ce mystère même me servira pour votre défense. Je mettrai le jury au défi de vous condamner lorsque au prix de votre tête vous refusez de dévoiler les motifs de l'acte que vous avez commis, et que vous gardez le silence pour ne pas jeter peut-être le trouble dans une famille, le désespoir dans le cœur d'un honnête homme ?... Je donnerai tout ce que j'ai dans l'âme de passion et d'énergie ; je retrouverai l'éloquence convaincue de mes jeunes années ; mais quand j'aurai arraché votre acquittement au jury, mon tour commencera d'être votre juge : je saurai votre secret.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III

Le cabinet de travail de Nouvion, comme au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

NOUVION, PONGIBAUD.

(*Nouvion est à sa table de travail.*)

PONGIBAUD.

Oui, mon cher, c'est décidé, je renonce à la province et mets le cap sur Paris. Ces messieurs de la presse qui sont venus pour la grande affaire m'ont tous remis leurs cartes, en me suppliant de ne pas les ménager. Il y a surtout le petit (comment l'appelles-tu ?) de l'*Événement*; je me souviens, c'est Cantinard. Tu as dû remarquer son amour de femme, madame de Salbris, Cléopâtre dans l'intimité, une étoile des *Bouffes du Nord*.

Elle était au premier rang et sanglotait pendant ta péroraison. Tu n'as pas remarqué ?

NOUVION.

Non.

PONGIBAUD.

Elle a promis de me lancer. Je crois, entre nous, qu'elle ne tient pas extraordinairement à Cantinard, et que si je voulais... Ce serait un fier début. Mais tu n'écoutes pas.

NOUVION.

Je l'avoue. Il y a ce dossier dans lequel il faut que je me retrouve. Une affaire très difficile.

PONGIBAUD.

Bast. Y a-t-il des affaires difficiles pour toi, après ton magnifique succès et le gain d'une cause que tout autre aurait perdue ? Il fallait entendre ces messieurs. On parle du barreau de Paris. Personne n'aurait eu cette éloquence convaincue, cette émotion entraînante. Le brigadier de gendarmerie avait tiré son mouchoir.

NOUVION.

Assez, je te prie.

PONGIBAUD.

Non, non, tu es une des gloires du département. Et avec cela une modestie. Après le verdict du jury qui déclarait Arsène Réaux non coupable, tu semblais presque embarrassé de ton triomphe. On t'a même trouvé une attitude singulière

NOUVION.

Que veux-tu ? Les incertitudes de cette affaire obscure... J'ai fait acte d'honnête homme en arrachant à une peine terrible et infamante cette pauvre fille, que je ne pouvais croire responsable de son crime. Mais je ne serai en paix avec moi-même que lorsque j'en aurai pénétré le secret et fait remonter le châtiment à celui qui l'a provoquée peut-être à le commettre. C'est là une enquête que je suis décidé à poursuivre, coûte que coûte, et je m'arrêterai seulement lorsque je serai arrivé à la découverte de la vérité.

PONGIBAUD.

Ah ! mon cher, je ne me sens pas fait pour tout cela ; je préfère les émotions douces.

SCÈNE II

NOUVION, PONGIBAUD, MADAME SAVINE.

PONGIBAUD.

Madame Savine... Toujours charmante, et mise avec un goût...

MADAME SAVINE.

Il est donc vrai que vous nous quittez, mon-

sieur Pongibaud? C'est un deuil pour les dames de Riom. Personne n'a votre grâce pour dire des choses aimables. Mais Paris devait nous enlever un homme tel que vous.

PONGIBAUD.

Je ne pars pas tout entier. J'ai promis à la *Vedette du Puy-de-Dôme* des Chroniques parisiennes. Vous me reconnaîtrez à la signature : *Perruche*. Madame... Au revoir, mon cher.

SCÈNE III

MADAME SAVINE, NOUVION.

MADAME SAVINE.

Monsieur Nouvion, il faut que je vous parle.

NOUVION.

Je désirais aussi un moment d'entretien avec vous, madame.

MADAME SAVINE.

Votre femme que je viens de voir n'est pas bien du tout, du tout... Je l'ai trouvée changée d'une manière qui me préoccupe. Si ce n'est pas l'effet de la maladie, elle doit avoir une souffrance intérieure qui la ronge.

NOUVION.

Je suis très frappé comme vous de sa pâleur et de

son abattement. Le docteur Étienne qui la soigne a constaté cependant, encore hier, qu'aucun organe n'était atteint.

MADAME SAVINE.

Oh! je crois le mal plutôt moral. Vous êtes bon pour elle, mais...

NOUVION.

Quoi?

MADAME SAVINE.

Tenez, mon mari qui n'a pas votre esprit et votre talent (je ne me fais pas illusion), m'aime autrement, plus...

NOUVION.

Comment?

MADAME SAVINE.

C'est difficile à expliquer. Comprenez-moi, si vous pouvez. Voyez-vous, on a fait beaucoup de livres sur la femme, mais c'est encore ce qu'il y a de moins connu dans la création, surtout pour le mari. Et puis Louise a, je crois, sur le cœur l'intérêt extraordinaire que vous portez à cette demoiselle Réaux. Vous l'avez fait acquitter, quoique, à notre avis, elle ne le méritât guère; mais votre femme espérait au moins que l'affaire terminée, tout rapport cesserait entre vous. Or il paraît qu'il n'en est pas ainsi et que vous continuez à la voir.

NOUVION.

Je n'ai pas à m'en défendre. Après toutes les angoisses que cette malheureuse enfant a endurées, pouvais-je l'abandonner brusquement lorsqu'à toutes ses autres épreuves venait de s'ajouter la mort subite de sa mère qui n'avait pu résister à l'émotion de son acquittement? Et puis, j'ai une raison personnelle d'agir comme je le fais. Si le procès est fini pour la justice, il ne l'est pas pour moi. Je veux aller au fond de l'assassinat de Marcel Froissy. Dites-moi, madame, quand vous avez appris cette mort violente, n'en avez-vous pas été troublée?

MADAME SAVINE.

Moi? Pourquoi donc cela? Comme tout le monde.

NOUVION.

Vous ne le connaissiez pas?

MADAME SAVINE.

Nullement.

NOUVION.

Vous ne l'aviez jamais vu?

MADAME SAVINE.

Jamais.

NOUVION.

Bien vrai?

MADAME SAVINE.

Mais sans doute. Vous êtes singulier, ce matin.

Il faut que je vous quitte, monsieur le juge d'instruction. Louise, qui est trop souffrante pour sortir, m'a chargée d'une commission pressée. Imaginez-vous que Justine, sa femme de chambre, a été surprise ce matin échangeant de doux adieux, comme dans *Roméo et Juliette*, avec un galant qui disparaissait, devinez comment ? par mon balcon. C'est tout ce qu'il y a de plus aisé. Les deux maisons se touchent, et l'on arrive sans effort d'une de vos fenêtres à gauche, sur le balcon. Il faut remplacer au plus tôt cette petite horreur de Justine. Elle aurait pu me compromettre, moi toute la première.

NOUVION.

Vous êtes bien certaine que cela puisse se faire ainsi ?

MADAME SAVINE.

De quel ton vous me dites cela? Je n'ai pas essayé vraiment. Justine a d'ailleurs tout avoué. Pensez à ce que je vous ai dit. Je suis tourmentée sérieusement de Louise.

SCÈNE IV

NOUVION, *seul.*

Point de doute : c'est de cette maison que sortait Marcel Froissy le 7 juillet au matin. Mais

qui l'attirait ici? Louise savait au moins les choses. Voici enfin l'explication de son agitation extraordinaire lorsque j'ai été désigné comme défenseur d'Arsène, et pourquoi elle a insisté aussi vivement afin de m'empêcher d'accepter. Mais si la coupable était Justine, pourquoi l'avoir gardée alors, lorsqu'on la congédie sur l'heure, aujourd'hui? Et toute cette émotion, ces efforts afin de me détourner de remplir un devoir sacré n'auraient eu comme objet que la réputation d'une misérable femme de chambre! Non, cela paraît impossible. Mais alors?...

SCÈNE V

NOUVION, ARSÈNE.

ARSÈNE.

(*A part.*) Oh! l'horrible maison où l'on m'a fait venir! (*Haut.*) Monsieur Nouvion, me voici. Vous m'avez dit de ne point quitter Riom avant que vous m'eussiez vue au moins une fois encore, et j'ai obéi quoiqu'il me tarde bien de m'éloigner de ce pays où j'ai si cruellement souffert.

NOUVION.

Arsène, asseyez-vous là et écoutez-moi. Vous vous rappelez les dernières paroles que je vous

ai dites la veille du jour où vous avez paru devant le jury : « Lorsque son verdict sera rendu, je serai votre juge à mon tour, et je connaîtrai votre secret. » Après les terribles émotions que vous avez traversées, je n'ai pas voulu troubler vos premiers instants de recueillement et de calme. Mais le moment est venu de dénouer cette situation mystérieuse qui, je ne sais pourquoi, m'obsède et m'irrite. Vous me devez la vérité et vous allez tout me déclarer.

ARSÈNE.

Vous savez, Monsieur, que lorsque mon honneur et ma liberté, peut-être ma vie, étaient en jeu, je me suis refusée à parler, et malgré toute ma reconnaissance, sur laquelle vous pouvez compter, je ne puis faire encore aujourd'hui ce que vous me demandez.

NOUVION.

Cependant, il le faut. Quand je vous interrogeais naguère sur les motifs et les circonstances de votre acte, c'était votre intérêt, celui de votre défense que j'avais en vue. Aujourd'hui, je veux savoir parce que j'ai besoin de savoir pour moi-même. Déjà votre hésitation à m'accepter comme avocat pouvait me paraître suspecte. En vous obstinant à tout me cacher, vous finirez par donner de la consistance à des soupçons encore vagues, que j'ai peur de m'avouer.

ARSÈNE.

De grâce, ne diminuez pas votre générosité en cherchant à me contraindre. Mon cœur a aussi sa pudeur, et j'ai promis à la mémoire de Marcel de ne pas livrer le secret.

NOUVION.

A quoi bon ces ménagements pour le souvenir de l'homme qui vous trahissait? Vous vous taisez. Je vais vous venir en aide. Le 8 juillet, au petit jour, Marcel Froissy sortait furtivement de cette maison, de la maison où nous sommes. Regardez-moi. Vous le savez. Osez-vous le nier?

ARSÈNE.

Par pitié !

NOUVION.

Et celle qu'il venait voir, votre rivale, pour laquelle il vous trompait, c'était..... (*A part.*) Ah mon Dieu ! faites que je dise vrai ! (*Haut.*) C'était une misérable fille que madame Nouvion vient de chasser pour un méfait semblable, Justine, sa femme de chambre.

ARSÈNE.

Oh jamais ! jamais !... Marcel n'avait pas cette bassesse de goûts ! Il était incapable de me donner une telle rivale.

NOUVION.

Mais alors qui donc ? Malheureuse, parlez ; je l'exige.

SCÈNE VI

NOUVION, ARSÈNE, MADAME NOUVION.

(*Madame Nouvion est entrée pendant la dernière partie de la scène précédente.*)

MADAME NOUVION.

(*A Arsène.*) Laissez-nous ; je vous reverrai tout à l'heure. (*Arsène sort.*) — (*A Nouvion.*) C'est avec moi que vous allez continuer cet interrogatoire, ou plutôt je vais vous épargner la peine de le poursuivre : M. Froissy venait ici pour moi.

NOUVION.

Pour vous !..... (*Il fait un mouvement vers elle.*)

MADAME NOUVION.

Je suis malade et sans forces ; ce serait une lâcheté d'user de violence. J'ai voulu, pour votre dignité même, couper court à cette enquête. Tôt ou tard vous deviez apprendre la vérité. Vous la savez à présent. J'ai contre moi la loi, la morale, toutes les conventions hypocrites de ce monde.

NOUVION.

Vous oubliez votre conscience.

MADAME NOUVION.

Ma conscience, c'est mon affaire. Je suis coupable. Usez de votre droit dans toute sa rigueur. J'y suis préparée. Si vous me faites un procès, je ne me défendrai pas, à l'exemple de votre intéressante protégée. Si vous demandez le divorce, je m'inclinerai. Cela vous regarde.

NOUVION.

Ah ! je comprends maintenant pourquoi vous poursuiviez de votre haine cette malheureuse créature que vous aviez poussée au crime, et qui a eu la générosité de vous épargner, car elle avait votre secret. Je sais aussi pourquoi vous aviez tout mis en œuvre pour m'empêcher de la défendre. Ce n'était point par un scrupule de conscience, assurément. Vous en êtes bien capable, en vérité, mais vous craigniez, sans doute, qu'en cherchant à pénétrer les détails de l'affaire je n'arrivasse à vous démasquer.

MADAME NOUVION.

Détrompez-vous. C'était bien l'odieux de votre position qui me révoltait. Laissez-moi au moins cela. Quant à moi, mon sacrifice était fait depuis le premier jour. Mais je veux vous dire, car cela est, que si j'ai failli, vous n'êtes pas innocent de ma chute. Vous n'avez pas compris votre femme, en rien, en rien ; vous n'avez senti ni ce que mon

cœur avait de jeunesse, ni ce qui débordait en moi de passion. Vos froideurs m'avaient laissée sans forces et je suis tombée. Maudit soit le jour où l'on nous a unis!

NOUVION.

Votre langage est une nouvelle insulte. Je vais écrire à votre père pour qu'il vous reçoive chez lui, en attendant que je prenne le parti qui convient à mon honneur. Que m'importe d'ailleurs; ma vie est brisée!

SCÈNE VII

MADAME NOUVION, *puis* ARSÈNE.

MADAME NOUVION (*à un domestique qu'elle a sonné*).

Introduisez la personne qui est dans la chambre à côté. (*A Arsène qui est entrée.*) Vous avez toujours la fiole que je vous ai remise dans votre prison?

ARSÈNE.

Elle ne m'a point quittée.

MADAME NOUVION.

Rendez-la-moi.

ARSÈNE.

Pas dans ce moment, n'est-ce pas? Plus tard.

MADAME NOUVION.

Rendez-la-moi, vous dis-je. Vous n'en avez plus besoin. Ah! j'aimais Marcel plus que vous. Son souvenir vous laisse vivre ; moi, il me tue.

ARSÈNE.

Grand Dieu!

SCÈNE VIII

ARSÈNE, NOUVION.

NOUVION.

Tout m'est connu. Je suis un homme écrasé. Je ne puis vouloir vous retenir ici, mais qu'allez-vous devenir, ma pauvre enfant!

ARSÈNE.

Une retraite m'est assurée au fond de l'Auvergne, chez une vieille parente. J'y apprendrai à me résigner, à oublier et à mourir. Que Dieu verse sur votre blessure le baume que mon cœur déchiré attend encore!

SCÈNE IX

NOUVION, ARSÈNE, LE DOCTEUR.

(*Grand bruit dans la chambre voisine. Le Docteur entre vivement.*)

NOUVION.

Docteur, qu'y a-t-il? Vous êtes tout bouleversé.

LE DOCTEUR.

Votre femme vient de s'empoisonner. Un poison foudroyant... Elle est morte.

NOUVION, *à lui-même.*

Elle s'est fait justice.

ARSÈNE.

Elle l'a rejoint dans la mort, et je reste.

LE GRIFFON

COMÉDIE EN UN ACTE

PERSONNAGES

DUTALIS.

MADAME DE NOAS.

MADAME MORTIMER.

JULIE.

LE GRIFFON

Un salon.

SCÈNE PREMIÈRE

M. DUTALIS, JULIE.

M. Dutalis, *entrant.*

Madame X Y, s'il vous plaît ?

Julie.

Donnez-vous la peine d'entrer, mais c'est X Z.

M. Dutalis.

Je croyais avoir lu X Y ; c'est toujours une expression algébrique.

Julie.

Vous avez trouvé ?

M. Dutalis.

J'ai eu cette heureuse chance.

*

JULIE.

Alors voici vingt francs que Madame m'a chargée de remettre. Il y a, de plus, les frais de nourriture. Mais vous ne ferez pas languir Madame; elle est bien pressée de la revoir.

M. DUTALIS.

Comment, les frais de nourriture ?

JULIE.

Oui, ce que vous avez dépensé pour nourrir Lolly.

M. DUTALIS.

Mais je ne connais pas de Lolly.

JULIE.

Puisque vous l'avez trouvé, le griffon adoré de Madame. A-t-elle pleuré sa pauvre petite bête !

M. DUTALIS.

Je n'ai pas trouvé de griffon ; c'est *Jocelyn*, par M. de Lamartine, que j'ai recueilli sur une chaise du parc Monceau.

JULIE.

M. de Lamartine, nous n'avons pas cela dans la maison, je crois.

M. DUTALIS.

Et je n'aurais pas songé à m'embarrasser d'un vieux volume, en assez mauvais état, sans une circonstance particulière... C'est alors que je lus dans le *Figaro*...

JULIE.

Le *Gil-Blas*. Nous avons fait insérer dans le *Gil-Blas*.

M. DUTALIS.

Le *Figaro*, sous les initiales X Y.

JULIE.

X Z.

M. DUTALIS.

Une annonce promettant une récompense honnête à qui rapporterait, 44, place Malesherbes...

JULIE.

C'est bien ici.

M. DUTALIS.

Un volume contenant *Jocelyn*, qui avait été oublié au parc Monceau, le 7 mai, il y a quatre jours, et je désire remettre le livre à la personne elle-même qui l'a perdu.

JULIE.

Mais, Monsieur, il y a erreur. Madame est à sa toilette ; ce livre lui est, sans doute, parfaitement indifférent ; je vais m'informer.

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE NOAS.

MADAME DE NOAS.

Qu'y a-t-il ?... Monsieur...

JULIE.

Monsieur apportait un volume qu'il croyait avoir été perdu par Madame, et je lui expliquais que c'était un griffon et non un livre que nous avions égaré. (*Bas.*) Méfiez-vous ; il a l'air de méditer quelque chose...

M. DUTALIS, *à part.*

Qu'a-t-elle à me regarder, la petite soubrette ? (*Haut.*) Madame, j'ai à me faire pardonner de vous avoir troublée sans raison, lorsque je croyais, au contraire, vous rendre service.

MADAME DE NOAS.

Il y a un malentendu, en effet, mais je ne vous sais pas moins gré de votre empressement. J'ai perdu, au Parc Monceau, une petite chienne à laquelle j'ai l'enfantillage de tenir beaucoup, et j'ai fait publier une annonce dans le journal...

M. DUTALIS.

Le *Gil-Blas* ?

MADAME DE NOAS.

Oui, Monsieur, pour promettre une récompense à qui me la ramènerait.

M. DUTALIS.

Tout s'explique, Madame. Le livre a été perdu au Parc Monceau, également, par une autre personne qui doit habiter la même maison. Cette coïncidence fortuite, la ressemblance des initiales dans les deux annonces, les explications embrouil-

lées du concierge, qui ne savait à qui m'adresser, voilà plus qu'il n'en faut pour rendre mon erreur concevable. Madame, veuillez croire à mon sincère regret de n'avoir pu vous ramener Mademoiselle Lolly. (*Fausse sortie.*)

MADAME DE NOAS.

Monsieur...

M. DUTALIS.

Madame, je voudrais que vous me permissiez d'ajouter deux mots en particulier.

MADAME DE NOAS, *à Julie.*

Ne t'éloigne pas trop.

SCÈNE III

MADAME DE NOAS, M. DUTALIS.

M. DUTALIS.

Madame, vous me voyez dans une grande perplexité, à propos de ce livre que le hasard m'a fait trouver. Il y avait dans ce livre une lettre.

MADAME DE NOAS.

Ah !... C'est un motif de plus de chercher à le restituer à son propriétaire.

M. DUTALIS.

Oui, mais cette lettre m'a rendu, un peu malgré moi, dépositaire d'un secret.

MADAME DE NOAS.

Vous avez donc lu cette lettre? C'est abominable.

M. DUTALIS.

Je le confesse, Madame.

MADAME DE NOAS.

Mais le secret des lettres... Je pense que c'est dans la loi.

M. DUTALIS.

Je ne dis pas non, mais c'est une règle établie pour l'Administration, et encore...

MADAME DE NOAS.

Eh bien, Monsieur, en quoi cela me concerne-t-il? Je ne présume pas que cette lettre soit écrite par moi, ni qu'elle me fût adressée.

M. DUTALIS.

Je ne le pense pas plus que vous, Madame, bien que je n'aie pas l'honneur de savoir votre nom, car je ne suppose pas que vous portiez dans le monde les initiales X Z sous lesquelles vous pleurez votre griffon.

MADAME DE NOAS.

Mais alors, Monsieur, que me demandez-vous?

M. DUTALIS.

Un conseil, car les femmes sont beaucoup plus expertes que nous en ces conjonctures délicates. Faut-il faire disparaître le message, ou bien essayer de trouver la personne intéressée?

MADAME DE NOAS.

Vous n'éprouviez pas le même embarras lorsque vous veniez, tout à l'heure, me restituer, avec le volume, cette lettre que vous supposiez m'appartenir.

M. DUTALIS.

Il est vrai, mais je suis devenu flottant.

MADAME DE NOAS.

Après tout, que dit-elle cette lettre mystérieuse ?

M. DUTALIS.

Et le secret des lettres, que vous me rappeliez fort justement, madame ?

MADAME DE NOAS.

Il me semble, monsieur, que vous ne l'avez guère respecté... Enfin, comment vous aider ? L'adresse était masculine ?

M. DUTALIS.

Oui.

MADAME DE NOAS.

Et l'écriture de la lettre, féminine ?

M. DUTALIS.

Naturellement. Vous pensez bien, madame, que si cette lettre contenait des ordres donnés par un monsieur à son agent de change de vendre des Rio-Tinto à la Bourse, la situation ne m'embarrasserait pas.

MADAME DE NOAS.

Et une écriture de femme du monde?

M. DUTALIS.

Mon Dieu, madame, toutes les écritures de femme se ressemblent, aujourd'hui que la calligraphie s'est démocratisée. Ma blanchisseuse écrit comme une sous-préfète; les mêmes jambages.

MADAME DE NOAS.

Encore une fois, monsieur, que vous conseiller, lorsque je n'ai pas le moindre élément? Une somnambule même ne s'en tirerait pas.

M. DUTALIS.

C'est juste, madame, veuillez accepter de nouveau mes excuses.

MADAME DE NOAS.

(*A part.*) Quel original!

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, JULIE.

JULIE.

Madame Mortimer envoie sa femme de chambre pour rappeler à madame que c'est aujourd'hui le dernier jour du Bazar de charité pour les *Inondés du Nil.*

M. DUTALIS, *à part.*

Madame Mortimer!...

MADAME DE NOAS.

Je l'avais oublié... (*A Julie.*) Julie, mes gants, mon chapeau... Monsieur, vous m'avez fait bien juger de vos sentiments; vous ne pouvez être indifférent au malheur des *Inondés du Nil.*

M. DUTALIS.

Je plains tous les inondés. Mais au collège on nous a appris que lorsque le Nil sortait de son lit (pardonnez cette expression familière), c'était un grand bienfait pour ceux qui se trouvaient sous l'eau.

MADAME DE NOAS.

Il est possible qu'il en fût ainsi autrefois, mais il faut que cela ait changé puisqu'on a organisé un bazar de charité.

M. DUTALIS.

La raison me paraît concluante. C'est peut-être la faute du canal de Suez. Madame, permettez-moi de vous offrir deux louis pour ces infortunés.

MADAME DE NOAS.

Grand merci.

M. DUTALIS.

Je vous prie, madame, n'ai-je pas entendu prononcer le nom de madame Mortimer?

*

MADAME DE NOAS.

En effet. Vous la connaissez?

M. DUTALIS.

J'ai connu un vieux colonel de ce nom; il était amputé.

MADAME DE NOAS.

Ce n'est pas cela. Madame Mortimer, mon amie, est une jeune et jolie femme.

M. DUTALIS.

Elle n'a rien égaré?

MADAME DE NOAS.

Non, que je sache. Que veut dire?

M. DUTALIS.

Pardonnez-moi, madame, je suis obsédé par une pensée fixe.

MADAME DE NOAS.

Avec tout cela, je n'ai pas retrouvé ma pauvre petite Lolly.

M. DUTALIS.

J'ai mon idée. Je tâcherai de vous la rapporter. Mais il faut au moins que je connaisse, pour faciliter mes recherches, le nom de l'aimable personne pour laquelle je serai trop heureux d'entrer en campagne.

MADAME DE NOAS.

Madame de Noas.

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, MADAME MORTIMER, JULIE.

JULIE, *annonçant.*

Madame Mortimer.

M. DUTALIS, *à part.*

Madame de Noas..... Madame Mortimer.. .. Ah !....

MADAME DE NOAS.

Qu'avez-vous?

M. DUTALIS.

Rien, madame, excusez-moi. La chaleur. Madame, mesdames.....

(*Il sort.*)

SCÈNE VI

MADAME DE NOAS, MADAME MORTIMER.

MADAME MORTIMER.

Je suis venue vous prendre, pour être certaine qu'on vous verrait, au moins un moment, au

comptoir du Bazar où vous êtes dame vendeuse avec moi. Mais quel est ce monsieur qui est sorti précipitamment à l'instant où j'entrais? Il a l'air singulier.

MADAME DE NOAS.

En effet. Je ne le connais pas.

MADAME MORTIMER.

Comment vous ne le connaissez pas? Il faut se méfier.

MADAME DE NOAS.

Il m'a remis deux louis pour le bazar.

MADAME MORTIMER.

Ce n'est pas une raison. Les journaux sont remplis d'histoires épouvantables sur des malfaiteurs qui s'introduisent chez les dames pour les voler et les assassiner, sans compter.....

MADAME DE NOAS.

Je ne dis pas; mais ce n'est pas chez des personnes de notre monde.

MADAME MORTIMER.

Je doute qu'ils fassent des distinctions lorsqu'ils trouvent l'occasion bonne. Enfin, que voulait-il, cet inconnu?

MADAME DE NOAS.

Il s'est présenté d'une manière en effet assez équivoque. Vous savez que j'ai perdu ma petite Lolly. J'ai fait insérer une annonce dans le journal sous les premières initiales venues, jugeant inu-

tile d'apprendre à tout l'univers que madame de Noas se lamentait sur le sort de son griffon. Ce monsieur arrive, prétendant qu'il avait trouvé l'objet égaré. Mais il y avait un quiproquo, à moins que ce ne soit une invention de sa part. Il paraît qu'une autre personne qui habite comme nous le 44 de la place Malesherbes, dans cette maison grande comme un caravansérail, avait oublié au parc Monceau un livre, et qu'elle avait aussi fait mettre une annonce sous des initiales ressemblant aux miennes. De là erreur et invasion du monsieur qui a trouvé le volume et qu'on adresse sottement chez moi.

MADAME MORTIMER.

Un livre.... Quel livre ?

MADAME DE NOAS.

Cela paraît assez indifférent. *Jocelyn*, je crois. Mais il y a toute une histoire. Vous pensez bien que ce n'est pas seulement pour rentrer en possession d'un volume qui traîne sur les quais, que l'on met les journaux en mouvement et qu'on promet une récompense honnête.

MADAME MORTIMER.

Eh bien ?

MADAME DE NOAS.

Il y avait dans ce volume une lettre.

MADAME MORTIMER.

Une lettre.... Et ce monsieur l'a découverte ?

MADAME DE NOAS.

Sans doute, puisqu'elle était dans le livre.

MADAME MORTIMER.

Vous piquez ma curiosité! Une lettre de femme?

MADAME DE NOAS.

Cela va sans dire. Lorsque les hommes sèment leur correspondance, ils ne le font pas tambouriner par les journaux.

MADAME MORTIMER.

Et il a lu cette lettre?

MADAME DE NOAS.

Oui.

MADAME MORTIMER.

C'est une infamie. Je me mets à la place de la pauvre femme qui peut devenir victime de cette indiscrétion. Et il vous en a dit le contenu?

MADAME DE NOAS.

Il ne m'a rien confié, rien absolument, ni ce que la lettre renferme, ni qui l'a écrite, ni à qui elle était adressée.

MADAME MORTIMER.

Ah, c'est d'un homme délicat.

MADAME DE NOAS.

Il voulait avoir mon avis sur la conduite à suivre, sans consentir à m'aider par aucune indi-

cation. Nous avons joué ainsi à cache-cache pendant un quart d'heure et cela prenait fin quand vous êtes arrivée.

MADAME MORTIMER.

Je me sens tout à fait intriguée et je voudrais avoir la clef de ce mystère. Ce monsieur vous a laissé son nom... son adresse?

MADAME DE NOAS.

Nullement. En quoi cela pouvait-il m'intéresser? Il m'a parlé de retrouver Lolly. S'il la ramène, ce qui paraît peu vraisemblable, je le verrai sans doute, et j'essaierai d'en apprendre davantage pour satisfaire votre curiosité et aussi la mienne, je l'avoue.

MADAME MORTIMER, *vivement.*

Non, non, c'est inutile.

MADAME DE NOAS.

Julie est peut-être plus instruite que moi. C'est elle qui a reçu ce monsieur, et comme elle est bavarde et curieuse, il n'est pas impossible qu'elle sache quelque chose. Venez-vous? Je voudrais être rentrée de bonne heure; j'ai à écrire à mon mari avant le courrier.

MADAME MORTIMER.

Je vous laisse aller seule. Voilà deux jours que je vends au bazar. Je me sens un peu de migraine et je monte à mon appartement.

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS, JULIE, *puis* JULIE *seule.*

MADAME DE NOAS.

Je sors, mais je ne resterai pas longtemps. S'il venait quelqu'un d'étranger, tiens-toi sur tes gardes.

(*Mesdames de Noas et Mortimer sortent*).

JULIE.

J'ai grande envie de me barricader. Voici encore le *Petit Journal* de ce matin qui raconte l'histoire d'un nouvel assassinat commis sur une demoiselle et sur sa bonne. Les demoiselles, passe encore, elles ont tous les bénéfices; mais ces pauvres bonnes, pour leur maigre profit, c'est trop dur. Je ne me laisserai pas faire aisément. J'ai un petit poignard que Monsieur m'a rapporté d'Espagne et qui ne quittera plus mon corsage; ce n'est pas là qu'on ira le chercher. On sonne; je vais ouvrir.

SCÈNE VIII

MONSIEUR DUTALIS, JULIE.

JULIE.

Encore lui. Monsieur, que voulez-vous ?

MONSIEUR DUTALIS.

X. Z. Cette fois, j'y suis. Avez-vous la photographie du griffon, un signalement, quelque chose ?

JULIE.

Monsieur, épargnez-moi ; je vous donnerai toutes mes économies.

MONSIEUR DUTALIS.

J'arrive de la fourrière.

JULIE.

De la fourrière?

MONSIEUR DUTALIS.

Oui, le refuge momentané où l'on mène les chiens en rupture de ban, les toutous égarés, les caniches vagabonds, la petite Roquette de la Bohême canine. Je me suis dit que s'il y avait un lieu quelconque où j'eusse quelque chance de rencontrer le griffon de Madame de Noas, c'était dans cet asile à la fois hospitalier et meurtrier.

Après quatre jours, si on ne réclame pas un pensionnaire, tout est fini pour lui en ce monde. Je me fais conduire au quartier des griffons, l'aristocratie de l'endroit. Il y en avait dix-sept, de tout poil et de toute nuance, les uns mornes et d'apparence négligée comme des chiens philosophes, sans illusion sur leur sort ; les autres guillerets et de poil encore lustré, comme des bêtes de bonne compagnie qui n'ont pas perdu l'espoir de dormir sur les genoux de leur maîtresse. J'appelle Lolly : grognement général, personne ne sort des rangs. Je renouvelle l'épreuve en criant de nouveau Lolly, mais en présentant cette fois un gros morceau de sucre, bien en évidence. Aussitôt les dix-sept griffons s'élancent avec un empressement égal. Madame de Noas ne peut avoir égaré dix-sept griffons. Pour me reconnaître dans cette ménagerie, il me faudrait un renseignement bien précis...

JULIE.

Voici trois photographies de la pauvre petite bête.

MONSIEUR DUTALIS.

Mais cela ressemble à tous les griffons connus, depuis celui qui représentait l'espèce dans l'arche de Noé.

JULIE.

Lolly a une grande tache feu sur le museau.

MONSIEUR DUTALIS.

C'est insuffisant. Il n'y a pas d'autre signe distinctif?

JULIE.

Mais... Madame me renverrait si elle savait que j'en ai parlé.

MONSIEUR DUTALIS.

Voilà un louis; compte sur ma discrétion.

JULIE.

Lolly a le malheur d'être borgne.

MONSIEUR DUTALIS.

De naissance?

JULIE.

A la suite d'un accident.

MONSIEUR DUTALIS.

Cela va faciliter les recherches; je ne pense pas que ce soit commun chez les griffons de qualité. Dites-moi, Madame de Noas est mariée?

JULIE.

Oui, Monsieur.

MONSIEUR DUTALIS.

M. de Noas est à Paris?

JULIE.

Il est absent. Madame l'attend cette semaine.

M. DUTALIS.

Et cette jeune dame qui était avec ta maîtresse, tout à l'heure?

JULIE.

Madame Mortimer... Elle est veuve.

M. DUTALIS.

Ah... Et... Tiens, voilà encore un louis.

JULIE.

Monsieur est vraiment trop généreux.

M. DUTALIS.

J'en ai donné autant pour les *Inondés du Nil*, de faux malheureux. Et la réputation de madame Mortimer?

JULIE.

Rien à dire. J'en causais encore hier avec Fulvie, sa femme de chambre. Car le soir, entre nous, quand ces dames sont sorties, nous épluchons nos maîtresses. On a bien prétendu que M. de Noas poursuivait de ses galanteries madame Mortimer, mais il y aura perdu ses peines.

M. DUTALIS.

Je le crois aussi.

JULIE.

Vous êtes donc instruit?

M. DUTALIS.

C'est une parole en l'air. Je retourne à la fourrière, et j'espère bien ramener Lolly.

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS, MADAME MORTIMER.

MADAME MORTIMER.

Julie, ta maîtresse n'est pas encore rentrée ? (*Apercevant Dutalis.*) Monsieur.

M. DUTALIS.

Excusez-moi, madame, je me retire.

MADAME MORTIMER.

Restez, je vous prie ; j'ai un renseignement à vous demander.

JULIE, *à part.*

Nous sommes en plein mystère.

SCÈNE X

MADAME MORTIMER, M. DUTALIS.

M. DUTALIS.

C'est à Madame Mortimer que j'ai l'honneur...

MADAME MORTIMER, *interrogeant.*

Monsieur ?

M. DUTALIS.

Dutalis.

MADAME MORTIMER.

M. Dutalis... de Châteaulin?

M. DUTALIS.

Parfaitement.

MADAME MORTIMER.

Un de mes oncles y habitait. M. Thury Harcourt. Je suis même son héritière.

M. DUTALIS.

Mais alors, madame, nous sommes un peu parents, et je crois qu'on m'a mêlé à un procès pour cet héritage... Comme le hasard fait les choses!....

MADAME MORTIMER.

Vous vous occupez de recherches?

M. DUTALIS.

Pas que je sache... Comment l'entendez-vous? Madame.

MADAME MORTIMER.

Les autographes par exemple.

M. DUTALIS.

J'y ai peu de goût.

MADAME MORTIMER.

Même aux autographes de femmes? On erre dans un jardin public, on aperçoit un livre oublié sur un banc. Ce livre, on l'ouvre; une lettre s'en échappe... Au lieu de se dire que le premier devoir est de respecter cette chose sacrée, une lettre, on en viole le secret, sans grand avantage, d'ail-

leurs, pour une curiosité peu délicate, puisque la lettre n'avait pas de signature.

M. Dutalis.

Je confesse ma faute, mais il ne reste rien à apprendre à ma curiosité ; le nom, de la même écriture que la lettre, se trouve inscrit à la première page du volume.

Madame Mortimer.

Mon secret (car c'est le mien, je n'ai plus à vous le dire) est donc entre vos mains. Si j'y étais seule intéressée, cela m'importerait assez peu. Je suis veuve et libre de mes actes ; dans cette lettre il n'y a rien, d'ailleurs, dont j'aie à me défendre. Mais vous savez, monsieur, à qui cette lettre était adressée, ou plutôt destinée ; car avant de l'envoyer je me demandais s'il ne valait pas mieux répondre par le silence à une démarche dont mon amitié s'inquiétait autant que ma dignité en était offensée. Dans mon trouble la lettre est restée où vous l'avez trouvée, dans le volume où je l'avais glissée ; et perdant tout à fait la tête, j'ai fait publier dans le journal cette annonce étourdie. Je suis, monsieur, à la merci de votre discrétion. Vous êtes libre d'apprendre à Madame de Noas que son mari a cherché à me compromettre ; il dépend de vous de faire le malheur de sa vie et de gâter la mienne, en ruinant notre amitié.

M. Dutalis.

Mon Dieu, madame, je ne veux pas me faire meilleur que je ne suis, mais je serais désolé que vous me jugiez pire. Lorsque le hasard m'a fait trouver cette lettre sur laquelle j'ai eu le tort de jeter les yeux (y a-t-il beaucoup d'hommes et même de femmes de votre connaissance qui n'en auraient fait autant?), je n'ai point songé à mal, et je ne m'en serais plus occupé peut-être si je n'avais lu dans le journal cette annonce, aux allures mystérieuses, qui a affriandé, je le confesse, ma curiosité de célibataire, par l'espoir d'une aventure, sous le couvert d'une récompense honnête. Quand je dis honnête, là encore j'ai à me couvrir de cendres. Cette aventure, madame, je l'ai rencontrée, non tout à fait comme je l'entrevoyais, mais beaucoup plus digne d'un galant homme, puisqu'elle me permet de rendre le repos à une honnête femme, et, j'espère, de gagner son estime. Madame, voici la lettre; elle n'existe plus, elle n'a jamais existé que pour m'apprendre la noblesse de vos sentiments. Quant au volume qui recélait le message, avec un autographe de vous, vous me permettrez de le conserver. Ce sera la récompense promise. Je relirai *Jocelyn* pour M. de Lamartine et pour vous.

Madame Mortimer.

Mon cousin (j'ai eu le temps d'y penser, nous

sommes bien cousins par les Thury Harcourt), je vous remercie. Vous avez une manière de faire et de dire les choses qui me touche. Nous nous reverrons, j'y compte bien. Il y a, d'ailleurs, ce procès de famille que nous tâcherons d'arranger ensemble, cet hiver, au coin du feu, entre deux tasses de thé.

M. Dutalis.

Ma cousine, je suis vraiment trop payé. Une tasse de thé, versée de vos mains... J'ai la passion du thé jusqu'au vice. Mais il faut que je vous quitte. J'espère rapporter le griffon de Mme de Noas. Il est, je crois, à la fourrière de la préfecture. Pas de temps à perdre. La guillotine y fonctionne en permanence.

SCÈNE XI

MADAME MORTIMER, *seule.*

M. Dutalis n'est vraiment pas mal. On m'en avait parlé comme d'un vieux garçon à manies. Un peu d'originalité, je ne dis pas. Et puis encore très présentable. Je me sens capable d'amitié pour lui.

SCÈNE XII

MADAME MORTIMER, MADAME DE NOAS.

MADAME DE NOAS.

J'en apprends d'admirables. Votre migraine vous a servie à souhait. Pendant que je m'acharnais à vendre d'affreux bibelots au bénéfice des *Inondés du Nil*, vous receviez ici ce monsieur (n'en disons pas trop de mal (il a promis de ramener Lolly), qui se trouve être votre cousin, d'après ce qu'il a raconté en sortant à Julie, avec laquelle il paraît être au mieux.

MADAME MORTIMER.

En effet.

MADAME DE NOAS.

Vous êtes parvenue, au moins, à savoir le secret de cette mystérieuse lettre ?

MADAME MORTIMER.

M. Dutalis est la discrétion en personne; le mystère est bien gardé.

MADAME DE NOAS.

Nous avons beaucoup parlé de vous, ma chère Suzanne. Ces dames veulent absolument vous marier. Elles disent qu'à votre âge et avec votre

figure, le veuvage est un meurtre, sans parler des précipices entre lesquels on marche. Mme de Piennes n'a-t-elle pas cherché à me donner de la jalousie à propos de M. de Noas ? Heureusement je vous connais bien tous deux. Chacune de ces dames avait un aspirant tout ganté et tout cravaté pour vous conduire à la mairie.

MADAME MORTIMER.

Elles ont trop de bonté. Le veuvage a ses périls, sans doute ; mais le jour où je voudrai m'en garantir, je ne prendrai conseil que de moi. J'aurai d'ailleurs des affaires d'intérêt à régler auparavant. M. Dutalis m'a rappelé fort à propos un procès au sujet d'un héritage dans lequel il plaide contre moi.

MADAME DE NOAS.

Contre vous?... Dites-moi, M. Dutalis est célibataire ?

MADAME MORTIMER.

Un célibataire très endurci, je crois.

MADAME DE NOAS.

Ce sont ceux qui s'amollissent le plus vite. Je n'avais point remarqué : il a de bonnes façons, beaucoup de tenue sous une enveloppe originale. C'est un mari très possible.

MADAME MORTIMER.

Comme vous y allez !

SCÈNE XIII

MADAME DE NOAS, MADAME MORTIMER, JULIE, *puis* M. DUTALIS.

JULIE.

Madame, madame, voici Lolly.

M. DUTALIS.

Je vous ramène le griffon prodigue.

MADAME DE NOAS.

Ah ! chère petite bête (*l'examinant*). Mais monsieur, c'est une tromperie, je ne reconnais pas ma Lolly.

M. DUTALIS.

Je sais, madame, l'accident ; on m'a tout dit ; mais l'œil a repoussé ; c'est un cas unique, l'émotion d'être à la fourrière...

MADAME DE NOAS.

Vous vous moquez ; enfin, la petite bête est jolie ; j'essaierai de m'y attacher. Je ne vous dois pas moins la récompense promise.

JULIE.

Madame, j'ai toujours les vingt francs.

M. DUTALIS.

Ce sera un supplément pour les *Inondés du Nil*.

MADAME DE NOAS.

J'ai mieux en vue pour vous ; mais cela demande un peu de temps, et il faudra que Madame Mortimer et vous m'y aidiez.

M. DUTALIS, *regardant Mme Mortimer.*

Je ferai mon possible. Ah ! Madame, Mesdames, les petites annonces ont du bon, et un griffon n'est jamais entièrement perdu.

PARIS

Imp. D. Jouaust, L. Cerf successeur

13, rue de Médicis

1884 X 4 C
0

PQ 2388 R429R5
Romberg, Édouard
Rideau à huit heures

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY